le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
MENSUEL. — N° 15 — FÉVRIER 1956. PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

# ADIEU A AURELE PATORNI

AILLEURS on imprime : « Nous apprenons la mort d'Aurèle Patorni, avocat à la Cour, journaliste, homme de lettres. »

Ici, on dira simplement : « Pato, notre cher Pato n'est plus. »

Cet homme admirable, comblé de tous les dons qui eussent dû faire de lui une des gloires de notre génération, issu de la bourgeoisie, avait délibérément résolu de rompre avec ses origines pour n'être que le fraternel ami de tous les déshérités, de tous les opprimés du monde. Peut-être avait-il humé de trop près le sinistre et suspect fumet qui s'exhale des milieux où l'on vit du labeur des humbles et aussi de leur mort, et s'en était-il enfui, écœuré à jamais...

Cet homme destiné par sa naissance aux conversations de salons avait choisi d'être un orateur de meetings, un écrivain révolutionnaire, un entraîneur d'hommes... Jamais il n'a faibli, jamais il n'a récriminé contre cette existence de militant qui comporte pourtant, parfois, bien des désillusions, bien des rancœurs...

par Roger MONCLIN

Il vient de nous quitter, terrassé par une congestion cérébrale alors qu'il paraissait se rétablir d'une intervention chirurgicale subie il y a deux mois.

Il avait servi dans tous les domaines, car rien de ce qui intéresse l'art ne lui était étranger. Librettiste, il laisse quelques opérettes qui ont été jouées avec beaucoup de succès. Auteur théâtral, il avait écrit des pièces dont le public, après la représentation, sortait bouleversé et incité à réfléchir, telle « La Grande retape » que le théâtre de la Paix avait mise à son répertoire et avait promenée sur toutes les scènes de France. Poète, il publiait des plaquettes parmi lesquelles « L'Amour, c'est être deux », « Le Fou », « Echappements libres », « Poèmes à dire » :

J'aime entendre parler les vieilles amoureuses
J'aime, en leur pauvre cœur, las d'avoir [illegible]
Trouver le souvenir des minutes heureuses
Comme on trouve une fleur dans un livre fermé

Romancier, il nous donne « Le Nouveau Chemin », « Le Carnet de Simplice », « Mes Contemporains dans mon herbier », « Les Fécondations criminelles », d'autres encore écrites dans ce style rare de puissance qui lui était personnel. Après la dernière guerre, il publiait encore un pamphlet « La débâcle de l'élite » qui semble être la somme de toutes ses révoltes contre la classe à laquelle la naissance l'avait vouée, mais qu'il avait vite reniée.

Il fut aussi le « parolier » de nombre de chansons d'enfants dont sa compagne, Regina Patorni Casadesus, composait la musique.

J'ai connu Aurèle à la « Patrie humaine ». Il était venu là, spontanément, alors que notre journal en était à ses premiers balbutiements, nous offrir sa collaboration bénévole. Celle-ci dura jusqu'en 1939, alors que la guerre que nous avions combattue avec toute notre ardeur, avec tout notre cœur, au coude à coude, obligeait notre courageuse feuille à se saborder. Pendant huit années de luttes quotidiennes, incessantes, épuisantes, mais aussi huit années d'amitié et d'espoirs partagés, Aurèle nous donna toutes les semaines sa rubrique « Sac à terre » dont les anciens ne peuvent avoir oublié le style, la profondeur de pensée, la vigueur, l'accent. Je sais de nombreux jeunes qui ne doivent qu'au talent de Patorni d'avoir réfléchi, à l'heure du choix, et qui sont devenus de magnifiques adversaires de la guerre.

Parmi l'ardente phalange des collaborateurs de la « Patrie humaine », dirigée par notre cher Victor Méric et ensuite par Robert Tourly, il était un des plus ardents, des plus enthousiastes, des plus infatigables, toujours prêt à payer de sa personne, à courir prendre la parole ici ou là, à parcourir souvent, par tous les temps, des kilomètres à pied, dans de lointaines et boueuses banlieues pour parler, comme c'était parfois le cas aux débuts de notre mouvement, devant quelques rares auditeurs seulement. Mais rien ne le rebutait, sa foi, son dynamisme le poussaient à accomplir n'importe quelle besogne, si ingrate fût-elle, pour servir notre idéal.

Bien des amis s'étonnaient, vers 1937 ou 1938, de la réussite remarquable de notre journal.

Il n'est jamais venu à l'idée de Patorni de revendiquer sa grande part de ce succès aussi bien par les « papiers » remarquables qu'il y donnait, que par le travail opiniâtre, obscur, harassant, de défrichement auquel notre petite équipe du début avait dû se livrer pour obtenir les résultats qui avaient fait de notre journal une arme telle que les gouvernements inquiets, la poursuivaient [illegible] mais qui continuait, malgré les procès et les emprisonnements de ses militants, à propager le pacifisme intégral dans le monde entier.

J'ai parlé de l'ardeur, de l'enthousiasme du remarquable pacifiste qui vient de nous quitter. Me permettra-t-on, ici, un souvenir personnel ?

Nous étions quelques-uns de la rédaction du journal, un soir, sur les boulevards, vers 1938. Des bruits de guerre couraient, les esprits étaient fébriles, agités. Avant d'aller participer à quelque meeting où les coups, probablement, pleuvraient comme d'habitude (c'était l'époque des bagarres quotidiennes soit avec les camelots du roi ou les jeunesses patriotes, soit avec les communistes), nous décidâmes de prendre l'apéritif à la terrasse d'un café. Tout était calme, et notre conversation se prolongeait aimablement quand, tout à coup, un énorme fracas de cuivres, de trompettes, de grosse caisse couvrit nos voix. Un tonitruant « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » ébranlait tout le secteur. Nous nous

(Suite en page 4.)

## EDITO

EN notre vingtième siècle se joue un drame qui restera sans doute comme l'un des plus grands de l'Histoire.

Ce drame, dans sa cause profonde, est celui d'une humanité perdant son souffle — et son sang — à s'efforcer de suivre des progrès techniques trop rapides et dont la rapidité même ne laisse plus les répits nécessaires aux adaptations. Ce décalage entre la création sociale et la création scientifique entraîne une rupture des bases de stabilité sur lesquelles s'appuyaient les sociétés anciennes. Aujourd'hui, l'accélération du rythme de la vie ne permet plus aux penseurs d'élaborer les bases idéologiques indispensables aux transformations sociales.

D'où l'espèce d'engourdissement intellectuel dans lequel sombre dangereusement l'humanité.

C'est ainsi que, depuis un quart de siècle, rien de valable n'a été créé en philosophie comme en sociologie. La seule création philosophique a été celle de Sartre : la philosophie du Néant. La seule création sociale a été celle du fascisme : la sociologie du Suicide.

Or, c'est un fait que personne ne songe plus à nier : la vie sociale a été bouleversée par les progrès fulgurants de l'industrialisation et le sera bien plus encore, dans un avenir proche, par l'automation et l'énergie atomique.

Dès lors, il apparaît aux intelligences les plus bornées que les structures sociales créées, tel le libéralisme économique, ou conçues, tel le marxisme, au siècle dernier, celui des diligences et des premiers balbutiements de la machine à vapeur, ne sont plus adaptées aux sociétés modernes.

Une révolution reste donc nécessaire pour rétablir l'équilibre et créer les structures nouvelles qu'appellent les temps nouveaux.

Or, en face de l'impuissance totale des formations politiques à résoudre ces problèmes, l'anarchisme reste l'une des rares idéologies susceptible d'apporter des solutions valables au drame de notre temps.

Encore faudrait-il que les anarchistes eux-mêmes en prennent conscience, fassent l'effort nécessaire pour se décanter du passé et se libèrent des formules périmées, dépassées, condamnées par l'évolution. De Stirner à Bakounine et de Proudhon à Kropotkine, il y a suffisamment de bases solides pour créer les éléments d'un anarchisme moderne et dynamique sans s'hypnotiser sur la vision que, au siècle dernier, ces penseurs pouvaient avoir du monde — d'un monde qui n'est plus le nôtre.

Qu'on ne s'y trompe pas : les causes essentielles des déviations qui ont morcelé notre mouvement durant ces dernières années résident dans cette espèce d'immobilisme auquel nous n'avons pas mieux su échapper que les autres formations.

Cette impatience « d'en sortir », jointe à un manque d'imagination comme à une absence de scrupules, a amené certains, qui furent des nôtres, à « sortir » de l'anarchisme.

A nous de démontrer que l'anarchisme peut se renouveler sans se renier, en puisant dans sa propre originalité des principes organisationnels efficaces et les éléments d'une doctrine sociale adaptée aux temps modernes.

le ML

# ELLES NE VOTENT PAS

ELLES, ce sont les dindes et les oies, qui (nous l'apprenons par la grâce de Jean-Paul David, dont la perspicacité n'est jamais prise en défaut) ne sont pas nanties de cartes d'électeur.

A bien y songer, c'est peut-être là une grave lacune et une criante injustice : les oies, comme les dindes ne choisissent pas le fermier qui les saigne, la ménagère qui les plume et la fabrique de conserves qui les met en boîtes, au sens le plus littéral du mot.

C'est, à n'en pas douter la différence la plus notoire qui distingue le cheptel de basse-cour du cheptel humain, et qui fait toute la supériorité d'une des deux espèces sur l'autre.

Je laisse à l'intelligence du lecteur le soin de la désigner.

Toujours est-il que les électeurs ont voté en rang par quatre.

Alarmés par le joyeux canular d'une amende de dix mille francs, dont aurait été frappé le non-votant, par la non moins joyeuse plaisanterie que la journée de vote ne serait payée qu'à ceux dont la carte d'électeur serait maculée du cachet administratif, les Français, pour toutes ces raisons et pour d'autres — je veux le croire, non moins hautement sociales — se sont rués vers les mairies.

Ils ont élu une chambre qui ne peut gouverner sans trahir les programmes dont les panneaux portent encore les traces. Aucune majorité ne peut se former sans compromis; cela, ou les candidats le prévoyaient et leurs promesses n'étaient que mensonges, ou ils ne le prévoyaient pas, ce qui prouve de leur part un peu moins de sens politique que n'en possède le moindre des citoyens de ce pays.

Mauvais pour qui prétend le diriger.

Sans doute l'homme dont l'opposition au régime se borne à ne pas voter, est un peu comme l'anticlérical dont le seul militantisme consiste à faire bombance le Vendredi Saint.

Refuser à autrui la responsabilité de l'organisation sociale sous-entend pour le peuple la prétention de l'assumer, et à cet égard nous faisons la différence entre le non-votant conscient et le pêcheur à la ligne.

Mais nos adversaires seraient mal venus de nous reprocher celui-ci, quand ils se montrent si peu exigeants sur la qualité de ceux qui les élisent : tous les souteneurs, poivrots, carambouilleurs, *dont la voix est une voix*, sont l'objet de la même et touchante retape de l'électeur que le reste des autres citoyens.

Sont-ils bien soucieux de la chose sociale, ceux qui tous les quatre ans sortent les pieds de leurs pantoufles ? Et lequel d'entre eux pourrait nous expliquer son vote, nous rappeler la politique des divers partis, leurs positions prises devant tel ou tel événement ?

Pas un sur cent mille.

La campagne électorale les renseigne-t-elle à cet égard ? Cette campagne qui consiste pour chaque candidat à mettre d'un côté tout dans l'ombre, et de l'autre tout en lumière, cette campagne qui, par le calembour et le coq-à-l'âne, s'apparente plus à un Martini Club ou à un Radio-Circus qu'à une réunion dont doit dépendre l'avenir du pays... dit-on, cette campagne qui, dans une circonscription d'une dizaine de millier d'électeurs, réunit cinquante personnes, cette campagne à l'issue de laquelle on vote au petit bonheur « *parce que l'on est pour l'ouvrier* » ou « *parce que l'on ne veut pas du communisme* » ou encore « *pour éviter les excès* », quand ce n'est pas parce que la bouille du candidat est plus sympathique et qu'il donne plus confiance.

Comment un homme tant soit peu digne, peut-il participer à pareille mascarade ?

L'enseignement qu'il en peut tirer, et que nous en tirons, c'est que toute action humaine, toute réalisation sociale, ne voit et ne peut voir le jour qu'en dehors de cet organisme stérile qui ne saurait être défini que par des formules vagues, masquant difficilement son rôle parasitaire.

Ne créant rien, n'organisant rien, l'Etat ne peut rien donner.

Tout au plus peut-il s'approprier les activités indispensables au fonctionnement des choses et où sa présence ne fait que semer le désordre et entraver le progrès, tout au plus peut-il doubler des techniciens, des savants, des chercheurs qu'il encombre du poids de son ignorance et de la lourdeur de son administration, tout au plus peut-il promulguer sous la pression populaire (et avec quel retard !) des lois qui sont depuis longtemps dans les mœurs, quand elles ne sont pas dépassées, tout au plus peut-il rendre à des fins utilitaires, une infime partie de l'immense budget que son scandaleux appétit engloutit dans la gloutonnerie des cupidités parlementaires et de la gabegie administrative.

Voilà ce qu'il nous appartient de dénoncer, et cela ne peut être que par une lutte incessante restituant à l'homme une initiative que l'Etat Moloch prétend s'approprier dans son entier.

Comme le signalait notre dernier éditorial : « *Ne pas voter n'est pas s'abstenir* », c'est, au contraire, revendiquer, pour tous, la charge des besoins humains.

Ils tiennent en deux mots : [illegible]

Or, il est plaisant que ce soit ceux qui ne produisent rien, ceux pour qui la consommation n'est pas un problème, qui soient désignés pour calmer les faims et les soifs, eux qui sont à l'abri des unes et des autres.

A cela nous opposons l'organisation communale établissant les besoins de chacun et l'organisation de la production par les producteurs en raison de ces besoins.

Production en tous domaines : matériel comme culturel, scientifique comme artistique, en liaison constante des usagers et des producteurs.

Tel est le monde possible où l'homme, débarrassé de ses parasites, rendu à sa responsabilité, découvrira sa dignité et cessera d'être un robot.

Ce monde ne peut être que dans la disparition de l'Etat.

par Maurice FAYOLLE

# LE DRAME ALGÉRIEN

« Nos soldats ne sont pas en Algérie pour faire la guerre mais, précisément, pour éviter de la faire ».
Gouverneur Général Soustelle.

*LA France fut, jadis, paraît-il, le pays le plus spirituel du monde. A la « lumière » des récentes déclarations du proconsul de la République Française en Algérie, il faut bien admettre que cette époque est irrémédiablement révolue.*

*Qu'en cette année 1956, un homme, qui se qualifie lui-même de « politique », puisse déclarer, sans soulever un tollé général, que deux cent cinquante mille hommes de troupe font chaque jour le coup de feu en Algérie sans faire la guerre est... désarmant ! Mais c'est bien la seule chose qui soit désarmante dans cette abominable tragédie où, chaque jour, des hommes se heurtent et s'entre-massacrent dans une lutte sauvage, implacable, sans quartier.*

*Car, n'en déplaise au naïf M. Soustelle, qui aurait beaucoup mieux fait de persévérer dans ses études historiques plutôt que d'aller s'ensanglanter les mains dans un drame guerrier sans honneur et sans gloire, l'Algérie est bien le théâtre d'une guerre.*

*Et de la pire des guerres : celle qui n'ose pas dire son nom. La guerre qui oppose un peuple asservi à ses oppresseurs, aggravée d'un conflit de races. La guerre sans lois et sans pitié qui n'épargne rien, ni personne. La guerre des [illegible] des meurtres à la sauvette et des ratissages.*

*La guerre qui, en dehors de quelques brefs engagements, n'est pas autre chose qu'une série d'assassinats isolés, sauvages et réciproques.*

*« Il ne saurait être question d'engager un dialogue avec des bandits ». Vraiment, monsieur Soustelle ? N'avez-vous pas l'impression, à énoncer une telle sentence, de faire un pari stupide ? Et votre mémoire est-elle à ce point défaillante que vous ne vous apercevez pas que de tels propos ont DEJA été tenus ?*

*En France, par exemple, par les Allemands, quand la radio de Londres désignait quotidiennement et nommément les collaborateurs à abattre ? Quand vous faisiez partie monsieur Soustelle, des « bandits » qui luttaient clandestinement pour libérer leur pays d'une occupation étrangère.*

*En Indochine, par vos collègues en proconsulats qui ont présidé à huit années de massacre « sans faire la guerre », jusqu'au jour où les « bandits » les ont contraints à quitter précipitamment le lieu de leurs tristes exploits.*

*En Tunisie, où les fellagha, traqués par l'Armée « qui ne faisait pas la guerre », sont aujourd'hui rentrés dans leurs foyers, honorés comme des combattants de la liberté.*

*Au Maroc où, après avoir déposé le sultan Ben Youssef et massacré ses partisans — « sans leur faire la guerre » — on a réinstallé le même Ben Youssef sur son trône en lui acordant, et même au-delà, tout ce qu'on lui avait refusé auparavant.*

*Soyons sérieux.*

*A qui fera-t-on croire qu'après la libération de la Syrie, du Liban, des Indes, de la Birmanie, de l'Indonésie, de Libye, entre une Tunisie et un Maroc en marche vers une indépendance totale, on maintiendra une Algérie asservie ?*

*A qui fera-t-on croire qu'un corps expéditionnaire de deux cent cinquante mille hommes ne peut réduire à merci quelques milliers de « bandits », si ces combattants n'étaient pas aidés, ravitaillés, protégés et encouragés par la quasi-totalité du peuple algérien ?*

*A qui fera-t-on croire que l'Algérie acceptera la fameuse intégration, chère au naïf M. Soustelle, et renoncera à une existence autonome ?*

*« Il n'y a pas de traditions nationales algériennes », affirment ceux qui usent de cet argument pour maintenir les Algériens en servage. Mais y avait-il une nationalité li-*

(Suite en page 2.)

par Maurice LAISANT

La véritable révolution économique et sociale

# Saltimbanqus, visionnaires et peureux

SOUS le prétexte d'une politique de présence dont mes amis et mois nous sommes, non pas toujours comme militants syndicalistes sympathisants mais souvent comme objecteurs à divers titres ; la Fédération des ingénieurs et cadres de la C.G.T.-F.O. dont je suis et dont le secrétaire général, René Richard, également vice-président du Conseil économique, a toute mon estime, tant par sa valeur en général, que pour sa sincérité, sa loyauté et son courage, semble s'embarquer sous l'impulsion de ce dernier influencé par d'autres, vers une pente dangereuse tout au plus permise à un nouveau-né en matière syndicale.

On en jugera par la circulaire qu'elle vient de lancer et dont je donne ici quelques extraits :

La tradition codifiée au Congrès confédéral d'Amiens en 1906, veut **que le syndicalisme français soit indépendant des sectes philosophiques et politiques** et, partant, qu'il se refuse à un choix délibéré **entre les partis.**

par Lucien AUTEMULLE

Bien qu'en fait, toutes les fois qu'elles ont un projet de réforme essentielle à soutenir devant le Parlement, elles s'adressent de préférence : **F.-O.** au groupe **S.F.I.O.** ; la **C.F.T.C.** au groupe **M.R.P.** et la **C.G.T.** au groupe **communiste**, aucune des centrales ouvrières représentatives n'a transgressé cette règle bientôt centenaire :

soit par une **liaison permanente et publique** avec un parti donné ;

soit par une **intervention quelconque dans les querelles électorales.**

Le syndicalisme français reste donc jusqu'à présent rebelle à ces sortes de formations qu'on peut rencontrer à l'étranger, telles que l'Action commune en Belgique ou le Parti travailliste en Grande-Bretagne.

Peut-il se figer dans cette attitude alors que tout le mouvement ouvrier international se trouve plus ou moins influencé par l'exemple du syndicalisme américain, quand on sait que ce dernier, en son récent Congrès d'unification a réclamé le droit à l'action publique ?

*Et cette circulaire précise :*

C'est justement ce que propose en France la **C.F.T.C.** qui a osé déclarer **qu'elle ne resterait pas muette pendant les élections** devant le devoir électoral, rompant ainsi définitivement avec ce que l'on a pu appeler « l'anarcho-syndicalisme », **pour intéresser l'opinion publique** aux problèmes économiques et sociaux de la métropole et de l'Union française et **obtenir des candidats, des engagements précis** (...de son choix !)

De même la **C.G.C.** (cadres) engage ses adhérents à voter le 2 janvier en leur apprenant qu'elle aussi **demandera aux candidats des engagements précis sur le plan qui EST LE SIEN.**

Et puis, MM. **Gaston Monmousseau et Benoit Frachon, secrétaires de la C.G.T.** ne participent-ils pas comme **militants syndicalistes** aux réunions électorales **communistes** à Ivry, de M. Maurice Thorez ?

*Concluant comme suit :*

Quant à **Force ouvrière**, il semble qu'elle veuille rester la gardienne sévère des vieilles traditions. En effet, à son dernier Comité confédéral national des 5 et 6 novembre 1955, le représentant de l'Union des syndicats F. O. de Seine-Maritime, **M. Marcel Dehove**, appuyé par **M. René Richard**, membre du Bureau confédéral, avait présenté un texte préconisant :

1° La constitution d'une commission pour assister le Bureau confédéral **dans la rédaction d'un programme minimum et la recherche « des concours » nécessaires à sa réalisation.**

2° **La communication de ce programme à tous les candidats** dont les réponses auraient été diffusées.

Cet amendement (**combattu par Bothereau et Hébert**) ne fut pas pris en considération par les délégués présents soupçonnant (dit la circulaire), une soi-disant opération « mendésiste », mais acceptèrent néanmoins un sous-amendement de **M. Peeters**, ancien député socialiste de Meurthe-et-Moselle, prévoyant seulement **la rédaction d'un programme minimum à soumettre à l'opinion publique.**

Mais le débat n'est pas clos (affirme ladite circulaire), MM. Richard Peeters et Dehove étant résolus à le reprendre **avec les éléments nouveaux que leur fournira le scrutin du 2 janvier**, au Comité national qui se tiendra justement à Amiens en mai prochain.

Je déclare QUE C'EST BIEN DOMMAGE, et j'ajoute que malgré toute la sympathie que j'éprouve pour mon camarade René RICHARD, **non seulement je ne suis pas d'accord avec lui**, mais encore que je suis surpris **de le voir s'embarquer dans une pareille conception !**

En effet, s'il est possible que la C. F. T. C. rompe avec ce que l'on APPELLE ENCORE L'ANARCHO - SYNDICALISME qui compte les militants peut-être les plus actifs et certainement à l'avant-garde de la C.G.T.-F.O. (on l'a bien vu à Nantes et Saint-Nazaire avec HEBERT et LANOE), il en est d'autres comme moi qui s'en revendiquent **et qui n'ont jamais compté** sur les SALTIMBANQUES du Palais-Bourbon, quelle que soit la couleur dont ils s'af-

(Suite en page 2.)

A propos d'un livre de Pierre HERVÉ

# LES MAINS SALES

« Mon petit, il y a malentendu : je les connais les gars du Parti qui ne sont pas d'accord avec ma politique et je peux te dire qu'ils sont de mon espèce, pas de la tienne — et tu ne tarderas pas à le découvrir. »
HOEDERER (« Les Mains sales »).

MARTY, Lecœur et maintenant Hervé ! La plaie ouverte au flanc du parti vieillissant continue à suppurer, maculant les pages des livres que les relaps jettent dans le public et qui dégagent le même parfum d'hérésie.

Pierre Hervé, autrefois polémiste à gages et homme à tout faire du parti, revendique, dans l'ouvrage (1) qu'il vient de faire paraître le droit à la discussion pour les intellectuels membres de l'organisation communiste. Et, de même que le sieur Marty proclamait sa fidélité à la ligne politique avant d'attaquer avec âpreté la direction omnipotente, Hervé, camouflé derrière une apparente fidélité à la théorie « géniale » du paupérisme cher à Frachon et à grands renforts de citations empruntées à Lénine et à Staline lui-même, règle leur compte aux Aragon, Kanapa et autres Casanova responsables de la « Nouvelle Critique », laboratoire où les directeurs de conscience des intellectuels staliniens définissent le réalisme artistique.

L'ouvrage est appelé à un retentissement certain, car, en dehors de ce règlement de comptes qui se camoufle un peu lâchement derrière une orthodoxie de pacotille, il pose avec clarté un certain nombre de problèmes fondamentaux pour le mouvement ouvrier révolutionnaire.

« L'extrémisme idéologique qui proclame l'infaillibilité des dirigeants, écrit Hervé, vise à une application mécanique de ses principes aux échelons intermédiaires et la base » et il ajoute plus loin « ...ce qui a pour conséquence d'empêcher les critiques et la discussion et de créer un état d'esprit de soumission et d'attente », ce qui est une condamnation sans appel du parti dont il est encore membre. Evoquant l'affaire Tito, sans nommer ce dernier, bien entendu, il affirme : « Il n'est nullement question de considérer qu'il y avait fondamentalement d'autres chemins possibles que ceux ouverts par octobre 1917 ». Il s'élève vigoureusement contre la calomnie, l'insulte, le mensonge qui règnent dans le parti et, comme il ne se sent pas sur un terrain solide, il s'empresse — ironie ou lâcheté — de citer Staline pour appuyer son propos.

par Maurice JOYEUX

Pour atténuer les attaques qu'il prévoit et que le parti ne lui ménagera pas, il glisse parmi les erreurs qu'il dénonce avec virulence quelques calomnies contre les éléments de l'extrême gauche révolutionnaire. Réminiscences d'un passé pas entièrement oublié ou espoir naïf de désarmer les hommes du bureau politique ? Voyons-le faire !...

« On ne peut, par exemple, écrit-il, flatter sans danger l'ouvriérisme ou le nationalisme, le moralisme religieux... » et cherchant visiblement un alibi lui permettant de faire contrepoids à cette critique virulente de la tactique actuelle du parti il ajoute « ...ou le gauchisme à tendance anarchiste... » pour continuer, accentuant ses coups contre ses adversaires, « ...le scientisme obtus ou l'espionnisme ».

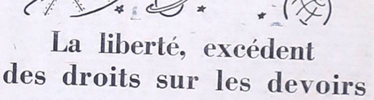
Il a réuni dans cette phrase une condamnation sans équivoque de toutes les valeurs fausses pour lesquelles on appelle les travailleurs au combat, tempérée par une basse conception aux impératifs du parti. A chaque instant, il se dégage de ce livre un relent équivoque qui déroute.

En vérité, comme tous les intellectuels, ses frères en servitude, attirés par les odeurs fortes qui se dégagent de ce parti, Pierre Hervé n'a pu aller au bout de son problème. Permanent appointé par le parti, membre de l'appareil pendant de nombreuses années, le licol qu'il a porté lui a entamé trop profondément le cuir pour qu'il puisse aspirer à la condition d'homme libre. Il a accepté sinon approuvé ce qu'il dénonce aujourd'hui : le mythe de la supériorité russe dans tous les domaines, l'affaire Tito, la discipline abrutissante, l'affaire des médecins au cours de laquelle il s'est montré particulièrement ignoble. Il est condamné maintenant à mener une existence asexuée, parmi les intellectuels amers et bilieux qui flottent entre « France-Observateur », le journal du clown Bourdet et l' « Express » à la recherche de leurs illusions gâchées par leurs veuleries dans les problèmes que soulève la bestialité du parti de la préfecture.

Pierre Hervé, un homme au talent incontestable, un homme qui, tel le triste Hugo des « Mains sales », vient d'enfoncer la porte mettant le point final à son drame et à qui le mouvement ouvrier criera : « Non récupérable. »

(1) La Révolution et les fétiches, La Table Ronde.

PROPOS DU MARTIEN



# La liberté, excédent des droits sur les devoirs

*La veille des élections, ayant rencontré mon ami, M. Levotard, et lui ayant fait part de mon intention de ne pas me présenter aux urnes, j'en ai entendu de belles :*

— Comment ! s'écria-t-il, mais c'est une véritable [illegible] une soucoupe volante, vous obliger à porter l'étoile jaune, ou verte, ou noire, enfin un stigmate d'infamie. Quoi ! nos ancêtres ont élevé des barricades pour que vous puissiez voter et vous restez chez vous ! C'est de la faute aux abstentionnistes si nous sommes si mal gouvernés, et si nos législateurs nous grugent, qui donc en est responsable, sinon ceux qui ne les élisent pas ? Ah ! vous trahissez la nation en refusant d'accomplir votre devoir social, votre devoir d'électeur. On devrait vous traîner de force aux urnes et dénoncer comme des ennemis majeurs ceux qui ne font aucun effort pour participer à la vie politique.

Sans perdre mon sang-froid, je lui répondis que je n'acceptais pas la loi des majorités — le nombre n'ayant pas forcément raison — et que, si je consentais à déléguer à une personne investie de ma confiance des pouvoirs limités, je n'avais nulle envie de charger des inconnus de décider pour moi pendant cinq ans sur toutes sortes de questions sans aucun contrôle de ma part. Et j'ajoutai :

— Au surplus, je ne considère pas le vote comme un devoir, mais comme un droit ; et le propre d'un droit, c'est que celui qui en est titulaire peut à son gré l'exercer ou non. Si vos aïeux se sont battus, c'était pour conquérir un droit, dont eux et leurs enfants pourraient jouir. Il n'est pas d'usage de se battre très fort en vue de faire acquisition de nouveaux devoirs ! Le vote étant un droit, il m'appartient de choisir si je voterai ou si je ne voterai pas, et personne n'est habilité à me faire le moindre reproche.

Mon ami M. Levotard me quitta tout indigné. A peine l'avais-je perdu de vue que je tombai sur mon ami Lanard, lui aussi fort échauffé :

— Je n'en dors plus, me dit-il, il paraît que les anarchistes eux-mêmes, qui naguère encore faisaient de la propagande anti-électorale le pivot de leur action, sont divisés sur la question du vote. Certains libertaires auraient, dit-on, fait l'apologie de l'opportunisme en matière d'élections, pour sauver la laïcité, la liberté ou je ne sais quoi. N'est-ce pas honteux ? Ne doit-on pas dénoncer hautement ces renégats ? N'y a-t-il pas là un tragique abandon des principes ? N'est-il pas de notre devoir de nous abstenir ? Qui vote aujourd'hui pour un candidat briguera demain les suffrages pour être élu à son tour. Notre devoir [illegible]

J'essayai de refréner la véhémence de mon ami Lanard ; comme lui, certes, je persistais à penser que la meilleure attitude en période électorale était de ne pas voter, ne fût-ce que pour attester que le bourrage de crâne n'avait pas prise sur tout le monde et qu'il restait des gens blindés contre les offensives idéologiques.

Toutefois, je reconnus que les arguments opposés n'étaient pas tous ineptes ; et que, lorsqu'un camarade disait : « Chaque fois que le peuple est emporté par la vague de bêtise, je vote en sens inverse afin de faire contrepoids », cette manière de voir, si elle n'était pas la mienne, témoignait cependant d'une certaine cohérence et d'un certain réalisme, et je ne pouvais jeter la pierre à qui tenait ce langage.

Et je conclus :

— Mais surtout, cher ami, ne dis-je pas que s'abstenir est un devoir. Un devoir, quel vilain mot ! Disons donc simplement que c'est un droit. Usons de ce droit ou, si nous n'en usons pas, laissons autrui libre d'en user comme bon lui semble. N'est-il pas plus agréable d'avoir des facultés que des obligations ? La liberté n'est pas autre chose que l'excédent de nos droits sur nos devoirs.

Lanard m'a-t-il compris ? Je l'ignore.

Il s'est éloigné en grommelant les noms de Kropotkine et de Proudhon, qu'il prenait à témoin ; il cherchait à se rappeler quelques passages de ces doctrinaires consacrés à prôner l'abstentionnisme ; je ne crois pas qu'il les ait retrouvés, et pour cause.

Naturellement, Lanard n'a pas voté, et je l'en félicite. Moi non plus, d'ailleurs. Mais moi, je n'y ai guère de mérite : je suis Martien.

— Quoi ! direz-vous, depuis plus d'un an que vous êtes sur la Terre, et en France, vous n'êtes pas encore naturalisé ?

Hélas ! Vous savez la longueur des formalités administratives... Je suis venu sans passeport, ni visa, je vis sur Terre en clandestin, et, comme j'ai laissé mon livret de famille sur Mars, j'attends qu'on instaure un service postal pour le faire venir en recommandé.

*Traduit du Martien par*
Pierre-Valentin BERTHIER

# LUTTES SYNDICALES ET SOCIALES

## Une page d'histoire
# LES ANARCHISTES A LA CGTU (1922-1923)

par Estelle VANCIA

Le morcellement de la vie politique crée l'inquiétude parmi les travailleurs. Le mouvement syndical abdique son indépendance traditionnelle. Les forces brutales affûtent leurs armes. Les militants révolutionnaires se cherchent. Il nous a semblé utile de rappeler, dans cette période de gestation, un certain nombre de principes qui furent clairement définis par une génération de militants qui reste l'honneur de l'anarcho-syndicalisme.

1922 : Le pays suppure, panse ses plaies. A Lille, le mouvement syndical vient d'éclater. Provisoirement accouplés, le syndicalisme révolutionnaire et les partisans de la Troisième Internationale vont essayer de le reconstituer.

Barthes, Lecoin, Lepen, Veber, Bénard, Colomer, parlent aux travailleurs de la tribune confédérale. Ecoutons-les !

*La Commission syndicale.*

### Extraits du discours de BARTHES (terrassier). Congrès de St-Etienne 1922 :

« ...Je n'ai pas besoin de vous apprendre, ici, que je suis en contradiction formelle avec Monmousseau, comme avec d'autres camarades et que j'ai l'intention de dire toute ma pensée.

Depuis quelque temps on semble penser que le syndicalisme n'est pas capable de se diriger, qu'il ne peut presque rien faire. Cela veut dire que le syndicalisme, où il n'y a que des exploités des travailleurs, est incapable de faire la Révolution s'il n'a pas à sa tête des hommes qui n'ont jamais travaillé.

...on veut faire du syndicalisme une section du Parti communiste, faire que dans le syndicalisme, il y ait de ces intellectuels qui pensent que l'ouvrier n'est pas capable de se diriger. »

### Extraits du discours de VEBER (Congrès 1922) :

« Ils n'ont rien appris, ceux qui veulent s'emparer du mouvement syndical ; puisque comme les autres, s'appuyant sur l'organisation syndicale, ils veulent donner à une organisation politique la puissance qui lui manque...

— Partisans de la suppression de la propriété individuelle, disait Pelloutier, nous sommes en outre, ce que ne sont pas les politiciens, des révoltés de toutes les heures, hommes vraiment sans Dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme moral ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures, y compris celle du prolétariat, et les amants passionnés de la culture de soi-même.

A ce moment-là, les syndicalistes étaient tous avec Pelloutier ; aujourd'hui, même ceux qui viennent apporter à cette tribune des affirmations contraires, se réclamant parfois de ce même nom. Je n'ai que ce conseil à leur donner, c'est de relire Pelloutier et de s'en pénétrer...

...Entre administration des choses et dictature, il y a un fossé immense, un précipice dont on n'aperçoit pas le fond. Il y a, camarades, possibilité d'administrer les choses et il n'y a pas de dictature. Il n'y a pas de dictature parce qu'il n'y a pas de pouvoir fort et centralisé. Il n'y a pas de dictature parce que la société de demain se repose sur les travailleurs. Il n'y a pas de dictature parce qu'il n'y a pas de centralisation à outrance. Il n'y a pas de dictature, parce qu'il n'y a pas le centre qui ordonne aux masses qui doivent obéir.

Mais au contraire, il y a administration des choses, parce que ce sont tous les êtres qui produisent, tous les êtres qui vivent, qui apportent à la collectivité leur activité, leur puissance ; il y a participation effective de choses contre la dictature. Et c'est là le but de l'organisation syndicale... le syndicalisme restera par-dessus tout, par-dessus nous, l'organisation susceptible de réaliser la société à laquelle nous visons tous, j'en suis persuadé, celle où les hommes vivront libres sur la terre libre, comme le disait Pelloutier. »

### Extraits du discours de COLOMER (Congrès de Bourges 1923) :

« ... nous voici pieds et poings liés avec le Parti communiste et considérés dans ce Congrès, non plus comme des camarades, mais comme des prisonniers d'un organisme qui n'a plus de syndicalisme que le nom et qui n'est plus qu'une succursale, qu'une arrière-boutique du Parti communiste... Les liaisons sont circonstantielles, dites-vous. Mais les circonstances sont fréquentes, parce que vous les créez grâce à une série de bluffs que nous démasquerons quand nous parlerons des événements d'Allemagne.

Après le bluff de cette soi-disant Révolution russe hélas! morte aujourd'hui, c'est le bluff d'une Révolution allemande qui n'est même pas née !

De bluff en bluff, vous créez de façon permanente des liaisons qui ne sont plus circonstantielles, mais parfaitement organiques.

Et ces liaisons, avec qui les faites-vous ?

Avec tous ceux, me direz-vous, qui veulent venir avec nous, la C.G.T.U.

Oui, en principe, sur le papier, dans les motions. Mais en pratique ces liaisons ne sont possibles qu'avec un seul parti, celui que vous aimez, membres de la majorité confédérale ; le Parti Communiste ! Le Parti Communiste ne se lie avec la C.G.T.U. que pour défendre les intérêts du gouvernement qu'il représente dans ce pays. Ah ! camarades, les exemples sont nombreux, et, si j'avais le temps, il me serait facile de les citer et de les détailler.

Les comités d'action contre l'impérialisme et la guerre ont aussi bien fait appel aux anarchistes qu'aux communistes. En dépit des précédentes expériences suffisamment concluantes pour les prémunir contre toute surprise, les anarchistes sont venus dans ces comités avec cette idée que l'organisme syndical devait suffire à lutter contre la guerre, parce que seul il était en mesure de saboter ou de paralyser la défense nationale d'un pays ; ils sont venus pour défendre leurs théories et pour soutenir de tous leurs efforts l'autonomie du syndicalisme.

Cependant, après avoir collaboré quelque temps au sein des comités d'action, les anarchistes se voyaient contraints d'en sortir. Il ne s'agissait plus, en effet, de lutter contre la guerre déclenchée par les gouvernements, mais de lutter contre la guerre que voulaient certains gouvernements afin de favoriser d'autres guerres voulues par d'autres gouvernements...

...Il ne peut y avoir selon nous de gouvernement de la révolution, car la révolution, c'est le prolétariat supprimant tous les gouvernements et prenant en mains les instruments de travail ainsi que la liberté de consommation et de production, déniant par conséquent à tout parti politique le droit d'exercer le pouvoir au nom du prolétariat au nom de la Révolution. »

### Extraits du discours de Louis LECOIN (Congrès de Bourges 1923) :

« ...S'il y a des contre-révolutionnaires dans cette salle — et nous en sommes convaincus — c'est chez vous qu'ils se trouvent. Camarades communistes, vous n'êtes pas des révolutionnaires ; camarades du Parti Communiste, vous n'êtes que la suite logique du Parti Socialiste d'avant-guerre ; vous n'êtes que des réformistes démagogues.

Vous êtes suffisamment intelligents, ou en tout cas vos chefs le sont pour vous — comme vous obéissez toujours, il n'est pas nécessaire que la grande masse du Parti soit intelligente ; il suffit qu'elle obéisse — vos chefs sont suffisamment intelligents pour savoir que le bluff électoral n'a plus de valeur auprès de la classe ouvrière de ce pays.

Mais vos politiciens ne renoncent pas aux fromages ; ils ont envie de pactiser dans la société bourgeoise en décrochant des timbales électorales (députés, sénateurs ou ministres) (1)...

...les politiciens communistes veulent arriver à tout prix à détenir des mandats, à être des chefs, à commander, ils sont partisans des coups d'Etat avec la peau des autres, ils sont partisans des coups d'Etat pour devenir, eux, députés ou ministres, mais non pas pour le bien-être de la classe ouvrière.

Le Parti Communiste Français est un parti réformiste démagogue et tous les partis de l'Internationale Communiste sont des partis réformistes démagogues...

...les politiciens des partis savent ce qu'ils font; ils se moquent pas mal de la classe ouvrière. Ils savent bien que les social-démocrates sont des traîtres. Mais, eux, chefs communistes, ils n'ont pas grand chose qui les pousse vers la classe ouvrière et ils s'accommoderaient beaucoup mieux d'une place dans dans un gouvernement social-démocrate que d'une place dans la bataille avec les troupes communistes et autres.

Pourquoi voulons-nous vous combattre, et vous combattre avec acharnement, avec haine sans doute ? Parce que, au lieu de vous livrer à cette collaboration, avec la social-démocratie, au lieu d'introduire dans le syndicalisme toutes les divisions que vous introduisez, vous auriez pu vous mettre d'accord avec nous dans la C.G.T.U. pour faire un beau mouvement syndical reposant sur une belle Charte d'Amiens, un mouvement syndical qui aurait un but : vous auriez pu faire une minorité agissante qui eût entraîné les masses qui ne sont pas encore dans la C.G.T.U. et qui eût organisé la Révolution. Ne savez-vous pas que, dans les manifestations de la lutte, depuis des années, les anarcho-syndicalistes de ce pays vous ont toujours entraînés à l'action et n'ont jamais été derrière vous ?

Vous avez bien que nous sommes les meilleurs révolutionnaires et que vous aurez besoin de nous pour vous entraîner.

### Un incident entre Sémard (communiste) et Lecoin (anarchiste) :

LECOIN. — N'est-il pas vrai qu'en 1919 (je peux me tromper de quelques mois), à Valence (je puis me tromper de gare, mais cela n'a pas d'importance) le chef de gare où était employé le syndiqué Sémard a offert à Sémard une place de secrétaire de chef de gare ?

Le syndicat de Sémard considéra qu'une place de secrétaire de chef de gare n'était pas digne d'un syndiqué. Le syndicat auquel appartenait Sémard fit savoir à ce dernier : « Tu as à choisir entre ta fonction de syndiqué et ta fonction de secrétaire de chef de gare. » Je demande à Sémard s'il n'a pas choisi en acceptant d'être le secrétaire du chef de gare ?

SEMARD. — Ce n'est pas en 1919 que j'étais secrétaire de chef de gare de Valence : c'était en 1914, 1915 et 1916. Durant ces années, le syndicat a refusé j'étais secrétaire du chef de gare.

LECOIN. — Pour terminer sur cet incident, je constate que Sémard a accepté il n'y a pas si longtemps que cela, d'être secrétaire d'un chef de gare plutôt que d'être syndiqué à son syndicat...

...Sémard déclare ne pas avoir l'habitude de se laisser corriger par les révolutionnaires, mais il se laisse très bien corriger par le patronat...

**Documentation de la Commission Anarchiste de Relation Syndicale.**

(1) Rien n'a changé dans la politique communiste depuis 1922, on voit les efforts des chefs communistes pour constituer en 1956 un nouveau Front Populaire dans le seul but de participer au fromage en s'unissant avec les socialistes qui depuis toujours ont été pour eux des traîtres et des frères ennemis.

# SALTIMBANQUES VISIONNAIRES et PEUREUX

*(Suite de la première page)*

tulent, pour aboutir aux conquêtes des revendications de la classe ouvrière !

L'histoire du Mouvement syndical et les résultats que celui-ci a obtenus grâce à l'action PRIMORDIALE des anarcho-syndicalistes dont JOUHAUX, MERRHEIM, MONATTE ont été avec bien d'autres comme moi-même et LEPETIT, mort en RUSSIE ou le fils LEPEN, mort en Espagne, des militants de combat, suffit pour confirmer mes dires.

Et puis, que signifie cette affirmation qui prétend que F. O. s'adresse de préférence au groupe S.F.I.O. pour agir sur le Parlement alors que des camarades comme moi y sont parce que la croyant délivrée de toute emprise politique.

Que penser de cette invitation à suivre l'exemple de cette organisation confessionnelle, dite C.F.T.C., liée au M.R.P., ou vail sans ouvriers qualifiés C.G.C., et encore de la C.G.T. à direction communiste, bête noire de F.O., pour trouver une raison à F.O. de collaborer avec la S.F.I.O. ?

Nous avons déjà vu à l'œuvre, lorsqu'ils étaient au pouvoir, certains de ses porte-drapeau tels MILLERAND, VIVIANI, LAVAL et même SEMBAT et Jules GUESDE, délégués par ce parti comme ministres au cours de la guerre 1914-1918 pour affirmer des droits aux anciens combattants que ceux-ci attendent toujours !

Plus de VINGT partis politiques, dont SEPT se revendiquent chacun à leur manière du socialisme pour défendre, disent-ils, la classe ouvrière, possédant pour cela, les uns comme les autre la science infuse.

Pas un seul, s'il est appelé au pouvoir et à se confondre avec l'Etat-patron, ne tiendra les promesses qu'il aura faites à ses salariés fonctionnaires !

Accepter la ligne de conduite qui nous est proposée, serait créer au sein des syndicats une division inévitable, souvent pour des formules ou moyens différents à employer et points de vue secondaires, pour aboutir cependant à un même but : LA SUPPRESSION DE L'EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME, et une juste répartition des produits et des richesses de la société entre ses membres, basée sur l'effort, la valeur, le mérite et le besoin des individus.

S'il plaît à la C.F.T.C. de rompre avec l' « anarcho-syndicalisme » et à nos camarades Marcel DEHOVE et René RICHARD de le considérer comme [illegible] en préférant s'appuyer sur des politiciens, que pour la plupart je considère personnellement comme des marchands de salade ; si contrairement aux anarcho-syndicalistes qui voient d'une part dans la création des sociétés coopératives de consommation et de production, l'application légale des doctrines saint-simoniennes et proudhonnes de la mutualité, ces camarades préfèrent recevoir l'appui de postulants à la députation appelés à solliciter le bulletin de vote de petits commerçants ou cultivateurs dont nous avons pu juger les largesses pendant la dernière guerre ; LIBRE A EUX.

Libre encore à eux d'aller ensuite pleurer auprès de ces représentants futurs de l'Etat-patron pour obtenir les améliorations du statut de ses fonctionnaires !

Mais quant à nous, anarcho-syndicalistes « rétrogrades » selon vous, nous prétendons que le capital privé actuel et le travail demeurent opposés dans leurs intérêts par l'appât au gain et l'égoïsme humain, et planant au-dessus de tous les partis politiques se réclamant de la classe ouvrière, nous disons que le SYNDICALISME EN EST SEUL L'EMANATION DIRECTE et qu'à ce titre il entend les juger aux yeux des masses laborieuses et décider seul de leur action dans la production partant de ce principe toujours valable et dont la preuve s'affirme chaque jour que :

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES !

Pour ça, je ne cesserai jamais assez de le répéter, une chose primordiale est nécessaire :

NE PAS PRENDRE EN EXEMPLE la multiplicité des partis politiques en admettant la multiplicité d'organismes syndicaux centraux, cause de division pour la classe ouvrière, mais au contraire aboutir à l' « UNION ET A LA SOLIDARITE DES TRAVAILLEURS en constituant un COMITE CENTRAL INTERCONFEDERAL DE SALUT PUBLIC ET D'ACTION DES TRAVAILLEURS qui, extrait à égalité en nombre des organismes centraux actuels, laissera ceux-ci maîtres de leurs conceptions ou de les discuter au moment de l'action GENERALE à ENTREPRENDRE à l'heure venue pour une RENOVATION ou à défaut une REVOLUTION SOCIALE alors fatalement triomphante !

Pour la représentation à ce COMITE INTERCONFEDERAL D'ACTION SYNDICALE OUVRIERE (C.I.A.S.O.), inutile de se baser sur l'énoncé par chaque CENTRALE de son nombre d'adhérents, car on arriverait pour l'ensemble à dépasser le nombre de la population française (!) tels les partis politiques ; mais faire désigner par chaque CENTRALE OUVRIERE trois membres de la Fédération en cause quand il s'agit d'action à mener dans une industrie, et sept membres lorsqu'il s'agit de l'action à mener pour une grève générale, soit par exemple, pour QUATRE CONFEDERATION (C.G.T., C.F.T.C., C.G. tion à mener pour une grève générale, soit par exemple, pour QUATRE CONFEDERATIONS (C.G.T., C.F.T.C., C.G.T.-F.O., C.N.T.), vingt-huit membres constituant le COMITE DE SALUT PUBLIC représentant la masse de tous les travailleurs intéressés.

Ainsi, tout en laissant chaque CONFEDERATION avec son hégémonie à sa place, l'UNION DES TRAVAILLEURS souhaitée par tous en vue d'une action COMMUNE sera réalisée, et on verra ce jour-là ce que peuvent peser en présence d'une telle puissance... celle des partis politiques !

Alors, on jugera qui aura eu raison : de nos visionnaires syndicalo-politiciens, parmi lesquels je ne peux pas me faire à l'idée de voir René RICHARD, des saltimbanques de la politique, ou de ceux qui préconisant L'UNION DE TOUS SANS DISTINCTION, dévoileront les opposants à cette union uniquement PAR CHIASSE de s'y voir dynamiquement dominés !

**Lucien HAUTEMULLE.**

— Ça va encore finir par une dilution !

# PROPAGANDE ANARCHISTE EN ANJOU

*Pierre Langevin, rédacteur du très chrétien « Courrier de l'Ouest », organe du célèbre Chapouli, évêque d'Angers, a trempé son goupillon dans un encrier de vinaigre pour parler de nos camarades anarchistes angevins en particulier et de la Fédération anarchiste en général.*

*Si l'on en croit Pierre Langevin, « les mécontents, les hargneux, les aigris qui ne votent pas d'ha[…] le très chrétien journaliste de s'écrier : « Alors, où trouver le résidu ? (sic). Chez les « anarchistes qui, dans notre région, avaient distribué un tract savoureux... »*

*Si l'on suit le raisonnement du « Courrier de l'Ouest », nous pouvons chanter victoire, en effet, dans le Maine-et-Loire, il y eut 66.351 non votants, sans compter ceux qui ne sont pas inscrits sur les listes électorales, alors que les Poujadistes n'obtiennent que 56.023 voix, le M.R.P. de Chapouli 52.920 et les Communistes 31.562.*

*Donc, d'après le très catholique Pierre Langevin, les idées anarchistes domineraient largement dans le Maine-et-Loire. Ce n'est pas nous qui le disons.*

*Comme quoi, Messieurs les grands journalistes, les chiffres de ce foutu suffrage universel que vous vantez avec tant d'acharnement, donnent toujours raison aux anarchistes en jetant par terre tous vos beaux arguments.*

# LE DRAME ALGÉRIEN

*(Suite de la première page)*

*byenne ? Ce qui n'a pas empêché ce pays d'accéder à l'indépendance.*

*En fait, il serait plus juste de dire qu'il n'y AVAIT pas de concept national algérien : c'est nous qui l'avons fait naître. CE SONT LES PEUPLES D'OCCIDENT QUI, INCAPABLES DE SE LIBERER EUX-MEMES DES MYTHES SANGLANTS DU NATIONALISME ET DU MILITARISME, LES ONT INCULQUES AUX PEUPLES INDIGENES. Par un choc en retour, nous subissons les conséquences de cet enseignement.*

*Tout la tragédie de notre temps, qui a plongé la première moitié de ce siècle dans un bain de sang, tient dans la survivance d'idéologies et de structures que condamnent l'évolution du monde.*

*Toutes les déclarations grandiloquentes du genre : « L'Algérie fait partie intégrante de la République Une et Indivisible » ne changeront rien à la réalité de ce drame dont l'affaire algérienne n'est qu'un épisode.*

*En fait, la « présence » française en Algérie ne se justifie, selon les propres aveux de Soustelle, que par des considérations impérialistes : « Perdre l'Algérie serait perdre l'Afrique française tout entière ».*

*C'est en vertu de cet « impératif absolu » que deux cent cinquante mille soldats de l'Armée française font la guerre, non pas, en effet, au peuple algérien, mais à l'Histoire.*

*Une guerre perdue d'avance.*

*Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : l'avenir n'est pas à la multiplication des cloisonnements nationaux, derrière lesquels s'asphyxient les peuples mais, au contraire, à leur disparition. Les idéologies meurtrières du nationalisme sont condamnées par l'évolution des techniques modernes qui réclament impérieusement la libre crculation dans un monde où les distances s'abolissent chaque jour un peu plus.*

*Mais on ne pourra faire comprendre aux peuples colonisés l'inanité des luttes pour d'illusoires indépendances nationales que dans la mesure où les peuples colonisateurs, montrant l'exemple, renonceront eux-mêmes à se réclamer du nationalisme.*

*Alors, la voie sera ouverte à une organisation rationnelle de la planète, à laquelle participeront les peuples de toutes races, la voie sera ouverte à la réalisation d'une vaste communauté des peuples que ne séparera nulle frontière, mais où chaque groupe ethnique conservera sa propre personnalité.*

# LE GLAIVE DANS LA BALANCE

par Marc PREVOTEL

**Vous prétendiez, il y a quelques semaines, devant le défenseur d'un objecteur de conscience : « Je vous en prie, Maître, la France n'a jamais ordonné d'Oradour ». — Or ces jours-ci, la presse nous conte un fait-divers que vous connaissez peut-être si vous ne cherchez pas uniquement dans le Code votre maigre pitance intellectuelle.**

**Dans un village de la frontière algéro-tunisienne, un coup de feu partit dans une querelle de marchands. Prenant leur frousse et leur mitraillette à deux mains les représentants des forces dites de l'ordre déclenchèrent la fantasia. Pas avec des balles à blanc. On compta une trentaine de morts. L'armée cultive les virtuoses, et, si leurs instruments ne jouent qu'une note, ils n'en sont pas moins capables de faire pâmer les spectateurs.**

**Une grande, une hénaurme nation a le devoir de se payer des tueurs pour parfaire sa renommée.**

**Evidemment, trente morts représentent tout juste de quoi se faire la main. Mais à ce propos nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer un refrain qui fleurait bon la France, à une époque pas si lointaine : « A chacun son boche ». Même sans les approuver, nous comprendrions facilement que les naturels d'Afrique du Nord se disent : « A chacun son para ».**

**Mais pourquoi vous importuner avec les actions glorieuses de nos héros modernes. Rappelez-vous pourtant que les dragonades sont dans la tradition de l'armée française. Ne vous en offusquez pas ; si vos maîtres successifs n'ont cherché qu'à perfectionner leurs méthodes, vous n'en êtes pas responsables : il faut bien manger. Un magistrat à la retraite, dans une queue de soupe populaire, cela ferait très mauvais effet. Le bon maître ne donne sa pâtée qu'au chien fidèle. Et de la fidélité vous en avez à revendre (sauf le respect qui vous est dû). Cette balance, votre emblème, le premier physicien de vos connaissances que vous rencontrerez vous confirmera qu'une de ses qualités les plus importantes n'est pas d'être juste, mais d'être fidèle. La science a parfois le sens de l'humour.**

**Pourtant votre soupe nous resterait sur l'estomac si nous osions y toucher. Nous n'admettons pas que la veulerie se mêle de discuter du courage. Nous n'admettons pas que vous puissiez juger un homme propre, qui refuse de manipuler une arme ou un uniforme, qui refuse de se souiller au contact des attributs de la pourriture. Vous ne comprenez donc pas que votre fréquentation, que vous lui imposez, suffit déjà à l'incommoder.**

**Nous admettons encore moins que vous le condamniez. Nous sommes pourtant habitués à vous voir perpétuer cette vieille tradition gauloise qui consiste à placer le non moins fameux glaive dans le plateau de la fameuse balance qui doit pencher en votre faveur. Mais chaque fois que votre suffisance sévit nous serions prêts à vous souhaiter la male-mort. Pourtant, vous accrocher à la lanterne ne résoudrait rien et commencerait à faire vieux jeu. Et la mort d'un individu ne nous réjouit pas le cœur, même celle d'un assassin, même celle d'un lèche-bottes.**

**D'ailleurs, même en considérant toute votre inconscience et toute votre lâcheté, la mort n'est pas une sanction pour vous. A force de jouer avec la peau des autres on finit par dévaloriser la sienne, même à ses propres yeux. Il vous faut un châtiment digne de vous. Je proposerai simplement de vous supprimer vos attributions de naphtaline. Pour vous laisser gémir, comme un gosse qui vient de casser sa poupée, face à votre toge mangée aux mites.**

## LE CONGRÈS DES TOURNEMAINISTES

De plus en plus squelettique la Fédération C. G. T. des Cheminots du président Tournemaine a tenu son Congrès à la Mutualité, à Paris.

Ce Congrès est passé à peu près inaperçu aux travailleurs du rail qui, même en ce qui concerne les plus en plus rares « syndiqués » n'ont même pas eu connaissance de la tenue de ce Congrès car dans la majorité des syndicats on ne sait plus depuis longtemps ce qu'est une assemblée générale.

Les chefs de cellules communistes ont désigné eux-même les soi-disants délégués au Congrès, c'était tellement plus simple. Surtout qu'il fut question de tout, sauf de syndicalisme.

On exprima l'espoir de voir se constituer un gouvernement de Front Populaire pour que les camarades du Parti communiste puissent avoir leur part du gâteau parlementaire et puissent un peu à leur tour bénéficier de pots-de-vin gouvernementaux.

Maurice Thorez et Jacques Duclos ont la nostalgie des portefeuilles qu'ils n'ont pas revus depuis 1947 après nous avoir définitivement supprimé la semaine de 40 heures.

Il est donc inutile de s'étendre plus longuement sur ce Congrès fantôme.

**R. J. S.**

Dans le prochain numéro en page 4

**LEO MALLET**

dans un article « Le roman policier ne doit pas être le ROMAN-FLIC »

### LISTE DE SOUSCRIPTION DU 17-12 1955 AU 21-1 1956

Parodi, 140 ; X, 50 ; Copteux, 200 ; Lormont, 100 ; Escoubat, 500 ; Charlot, 1.000 ; Lormont, 80 ; Gimenez, 100 ; M. M., 100; Cerni, 100 ; Aristide, 370 ; Giento, 40 ; Rousseau, 140 ; Lécuyer, 100 ; Prachia, 140 ; Ferrand, 140 ; Pardi, 140 ; Fabry, 40 ; Denegri, 140 ; Rivry, 640 ; Ceffalo, 640; Marie-André, 1.300; Bonneuil, 140 ; Bidé, 800 ; Bertin, 200 ; Quatreville, 1.130 ; Fayolle, 500 ; Colmein, 140 ; Quastana, 640 ; C.N.T. Paris, groupe local, 6.400 ; Ponce, 640; Baril, 640 ; Sanchez, 140 ; Erbelin, 140 ; Dejucq, 140 ; Gazlia, 640 ; Respault, 640 ; Colin, 180 ; Ficheux, 40 ; Novero, 140; Fourneret, 140 ; Henry, 1.000 ; Guillemeau, 140 ; Cedo, 500 ; Groupe syndicaliste libertaire, 7.000 ; Frigerio, 100 ; Dugne, 1.750 ; Perrier, 40 ; Stève, 140 ; Montant, 40 ; Gouvec, 140 ; Durugon, 140 ; Dugué, 290 ; Renoulet, 500 ; Berthier, 140 ; Ballade à Soustraines, 1.000 ; Lochu, 500 ; Mezier, 1.000 ; Daviaud, 240 ; Dorlet, 140 ; Landéon, 100 ; Delanoy, 100 ; Roche, 100 ; Sevère, 100 ; Lantoujuel, 150 ; Dufour, 140 ; Saint-Marc, 140 ; Mateu, 140 ; Stockel, 100 ; Millet, 500 ; Huvenne, 300; Croisy, 100; Lecoq, 1.000; Klaub, 140.

## CONFERENCES - SPECTACLES - ACTIVITÉS DIVERSES

# VIE de la FÉDÉRATION

**GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**
Salle de la Maison Verte
129, rue Marcadet, Paris-18e
(Métro Lamarck ou Joffrin)
**Vendredi 10 février à 21 heures**
**CONFERENCE PUBLIQUE**
avec
**MAURICE JOYEUX**
Sujet : Les problèmes actuels et les anarchistes
Salle chauffée — Entrée libre

**ASNIERES.** — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (2e et 4e mercredis).

**LILLE.** — Groupe Anarchiste : Permanence le samedi, de 19 h. à 20 h., 13, rue du Molinel, Lille.

**LA DOCUMENTATION ANARCHO-SYNDICALISTE**

LE GROUPE SYNDICALISTE LIBERTAIRE DE PROPAGANDE PAR LA BROCHURE envoie gratuitement sur demande une collection de brochures ANARCHO-SYNDICALISTES de toutes nuances

Voici la liste de cette documentation :
- *Anarcho-syndicalisme et anarchisme ;*
- *Notes brèves sur le mouvement ouvrier anarchiste en Argentine ;*
- *Le syndicalisme libertaire en Suède (S.A.C.) ;*
- *Espagne libertaire (C.N.T.-F.A.I.).*

—o—

Pour recevoir ces brochures, écrire à : Raymond Beaulaton, 33, r. du Canal à St-Denis (Seine) (QUI TRANSMETTRA) et joindre un timbre de 15 frs pour les frais d'expédition.

Nous faisons appel aux camarades pour nous envoyer les adresses d'amis susceptibles d'être intéressés par notre propagande.

**Le Groupe.**

**LE MANS.** — Groupe Anarchiste : Paul Mauget, 15, avenue Louis-Cordelet, Le Mans (Sarthe).

**CHATEAU-DU-LOIR.** — Groupe Anarchiste « Henri Bagatskoff » : J. Royau ; Les Reinières à Luçeau (Sarthe).

**SAINTES.** — Groupe Anarchiste : Auzanneau Georges, route de Marennes, Saintes (Charente-Maritime.)

**THIERS.** — Pour l'activité et la propagande anarchistes dans la région de Thiers se mettre en relation avec le camarade Dugne, aux Fichardiés.

**BEAUCAIRE - TARASCON.** — S'adresser à Gongone Pascal, 37, rue J.-J. Rousseau à Beaucaire (Gard).

**SAINT-ETIENNE.** — Groupe Anarchiste « Sébastien Faure » : Adresse R.E.X., 4, rue Rouget-de-l'Isle, Saint-Etienne (Loire).

**ROANNE.** — Groupe Anarchiste : Réunion le jeudi, à 20 h. 30 chez Grélaud, 30, rue Jules-Guesde, Roanne (Loire).

**LYON.** — Groupe Libertaire « Libre Examen ». Permanence tous les mercredis à 20 h. 30, local C.N.T. ; 60, rue Saint-Jean.

**CHOISY-LE-ROI.** — Groupe Libertaire : Tous les dimanches de 10 h. 30 à midi, Foyer des Sociétés, rue du docteur Roux, Choisy-le-Roi (demander S.I.A.).

**TOULOUSE.** — Groupe Anarchiste : Réunion du groupe les 1er, 3e et 5e vendredis de chaque mois. Pour tous renseignements s'adresser le dimanche matin, de 10 h. à 12 h., au stand de librairie devant le 71, rue du Taur.

**BORDEAUX.** — Groupe Anarchiste « Sébastien Faure » : S'adresser à Joachim Salamero, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

**LA FEDERATION ANARCHISTE**
*NE PEUT PAS VIVRE SANS VOS COTISATIONS*
Mettez-vous à jour au C.C.P. 12-647-99 PARIS
Clément Fournier, 261, rue du Faubourg St-Martin - Paris-10e
—o—
Pour aider la F.A.
Pour la Propagande,
la Souscription permanente est ouverte au C.C.P 12-647-99
Clément Fournier.
**SOUSCRIVEZ**

**CARCASSONNE.** — Groupe Anarchiste « Han Ryner » : Francis Ducur, 77, rue Jules-Sauzède, Carcassonne (Aude).

**PARIS.** — Contre-Courant : Adhésions enregistrées les mardis et jeudis de 15 h. 30 à 19 h., 11, rue Sévigné et le samedi soir chez Louvet, 24, rue Pierre-Leroux, Paris.

**STRASBOURG.** — Groupe Anarchiste « C. Berneri » : Permanence le lundi entre 13 h. et 14 h. au restaurant « A la Tête noire » quai des Pêcheurs. Contacts et documentation. Pour la région, écrire à René Ângler, 10, rue Silbermann, Strasbourg.

**ANGERS-TRELAZE.** — Réunions le premier mercredi de chaque mois, lieu et heure habituels. Secrétaire du groupe anarchiste : Roger [...]chon, les Ormes, Cité, Chemin du Colombier, Angers (M.-et-L.).

**ENTENTE REGIONALE ANARCHISTE DU PARISIS.** — Pour l'activité et la propagande anarchistes dans la région du Parisis (Banlieue Nord de Paris) se mettre en relations avec Raymond Beaulaton, 33, rue du Canal, Saint-Denis (Seine) ou Georges Crinière, Châlet des Coteaux, Chemins des Rammes, [...]conville (Seine-et-Oise).

**MAISONS-ALFORT** et environs. — Réunion du groupe anarchiste chaque vendredi, renseignements chez Joyeux, 53 bis, rue Lamarck, Paris (18e).

**PARIS.** — Groupe Libertaire Louise Michel : Réunion du groupe, vendredi 3 février à 21 heures, salle de la Maison Verte, 129, rue Marcadet, Paris (18e).

**FOYER RATIONALISTE LIBERTAIRE**
Jeudi 9 février, 20 h. 45
Sous-sol, Café de la Gare, 3, place St-Michel, près métro
Discussion sur :
**LES PROBLEMES DE LA POPULATION ET DE LA SEXUALITE**
avec Ch.-Aug. Bontemps
Entrée libre

**Editions « Contre Courant »**
Tous les envois de fonds doivent être adressés nominalement à : Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e).
C.C.P. 880-87 - PARIS
—o—
viennent de sortir :
**TUER LES VIEUX** par Louis HOBEY
**VERS LE BONHEUR** par Sébastien FAURE
**ESPAGNE LIBERTAIRE** par A. et D. Prudhommeaux

## — PRÈS DE NOUS —

**TOULOUSE.** — Espéranto-Ecole : Cercle d'Etudes Sociales : causeries tous les 2e et 4e vendredis de chaque mois, salle Montoyol, 17, rue de Rémusat.

**STRASBOURG.** — Cercle de culture révolutionnaire : Regroupant des étudiants de tendances diverses sur la base d'un socialisme antitotalitaire, se réunit les mercredis entre midi et 14 heures, au restaurant « A la Porte de l'Hôpital », place de l'Hôpital. Revue de presse, exposés. Discussions.

**ALLIANCE SYNDICALE DES CHEMINOTS ANARCHISTES** : Correspondance à Fernand Robert, boîte postale 120-05, Paris.

**TOULON.** — Cercle d'études de jeunes libertaires. Discussion libre mensuelle : le 15 février, Critique de l'école laïque. Pour tous renseignements s'adresser à Marcel Viaud, 21, rue Charles-Poncy, Toulon.

**LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE** organisent une
**MATINEE ARTISTIQUE**
qui aura lieu DIMANCHE 12 FEVRIER, à 14 h. 30, Salle Susset, 206, quai de Valmy, Paris
*Au programme :*
LEO NOEL
FRANÇOIS CHEVAIS
GISELLE LERYS
ZARA — FLORIUS
NICOLLE REY
au piano Marcel ROCHARD
à l'entracte
Allocution du Ch.-A. Bontemps qui parlera de SEBASTIEN FAURE dans l'actualité

Collection « LA BELLE EPOQUE ». — Sous presse, C'était en 1900.. Souvenirs et impressions (1895-1905) par Gérard de Lacaze-Duthiers. Tome premier Les Laideurs de la Belle Epoque.

**Avis aux groupes, sympathisants et amis**

Tous les communiqués, de conférences, spectacles, activités diverses, pour le « M. L. », ainsi que toute correspondance intérieure à la F.A. doivent être adressés au secrétaire aux relations intérieures, Raymond Beaulaton, 33, rue du Canal, Saint-Denis (Seine). Pour les questions internationales, s'adresser à André Prud'hommeaux, à la C.R.I.A., 24, rue Serpente, Paris-6e.

**LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**
VOUS ATTEND LE
**VENDREDI 2 MARS à 21 heures**
AU
Moulin de la Galette
—o—
Voir détails en page 4.

# FRANCO AUX NUES !

AINSI c'en est fait ! L'ignominie est accomplie : Franco a franchi les marches du « Temple de la Paix ».

Le Conseil de Sécurité l'a adopté à l'unanimité des dix. Seule la Belgique représentée par le socialiste européen Charles-Henri Spaak a jugé plus décent de s'abstenir.

Oh ! rage Oh ! désespoir... Le vers cornélien s'applique bien à la terre du « Cid ».

Les « Nations Unies » se sont couvertes d'opprobre en rangeant parmi elles l'allié de Hitler et de Mussolini, le bourreau du peuple espagnol béni par le Vatican.

Le monde entier ne s'est pas assez indigné.

Naguère, en 1938, des catholiques comme François Mauriac, Georges Bernanos ou l'éditorialiste de « L'Aube » : Georges Bidault, dénonçaient avec les nationalistes basques l'ignoble Franco.

Il est vrai qu'en 1946, le gouvernement Gouin-Thorez-Bidault fit fermer la frontière des Pyrénées et qu'en 1951 il s'en est fallu de peu pour que « le Caudillo » passe de vie à trépas. Aujourd'hui où en sommes-nous ?

— Les esprits chagrins invoqueront les nécessités de la politique internationale (exemple : le Maroc et les entretiens Dubois-Valino).

— « Le Monde » osera même qualifier l'O. N. U. d'organisation vraiment universelle grâce aux dix-huit néophytes.

Pensez-donc : 76 pays membres !

D'emblée, démocraties, neutres ou totalitaires ont satisfait leurs examinateurs soucieux davantage de compter les voix plus que de les peser.

Qu'on nous pardonne de faire une comparaison avec le Japon, la Chine et la Mongolie extérieure, qui restent derrière la porte pour n'avoir pas été mêlés à ce dosage savant inspiré surtout par Washington et Moscou.

Epées des Samouraïs, Empire de Gengis Khan, « Géant qui dort » alarment à ce point les nuits blanches de nos diplomaties ?

— Sont-ils pris de remords A les observer si frémissants, douillettement calfeutrés dans leurs usages mondains.

Assez d'hypocrisie, de servilité ! Lorsque l'on sait que le 6 août 1945 Hiroschima et Nagasaki ont ouvert une nouvelle page dans l'histoire contemporaine. A présent, la jeunesse saine japonaise au même titre que l'allemande rejette avec effroi le militarisme.

Les Russes si sourcilleux sur les principes n'ont rien objecté à l'admission de Franco pourvu que Pologne, Tchécoslovaquie ne soient plus les seuls satellites et que Hongrie, Roumanie, Bulgarie voisinent avec Albanie et Yougoslavie afin de mieux « balkaniser » l'Europe.

Pauvre Europe ! que celle de Molotov accordant une interview aux journalistes phalangistes afin de prévoir l'Espagne franquiste dans son fameux projet de pacte européen de sécurité.

L'odieux joint au ridicule. C'est assez ! Pour « le monde libertaire » Franco est le symbole de la pire oppression.

Jugeons-en par un test récent extrait de « L'Express » des 7 et 8 janvier 1956, qui titre :

85 pour cent des étudiants espagnols accusent le gouvernement franquiste d'immoralité.

A Madrid 70 pour cent des étudiants espagnols rejettent « l'actuelle structure économique et sociale de l'Espagne ».

20 pour cent seulement d'entre eux considèrent le régime totalitaire comme celui qui convient le mieux à leur pays.

Telle est l'une des conclusions d'un sondage organisé par le gouvernement franquiste auprès de 400 étudiants de douze facultés universitaires.

Le reste à l'avenant.

Incompétence, ignorance, parasitisme, hypocrisie.

Mieux, le « sabre » et le « goupillon » rudement secoués avec l'université.

Pour clore ces citations :

70 pour cent estiment que la doctrine sociale de l'Eglise n'est pas acceptée par le peuple.

65 pour cent affirment que celle-ci ne se soucie pas assez du sort de la classe ouvrière. « L'Express » néanmoins tait l'information selon laquelle la C.N.T.-F.A.I. clandestine constitue la principale force d'opposition au tyran.

Un jour viendra où l'élite en exil, selon le magnifique message exprimé par Léo Ferré dans « Le Bateau espagnol » reprendra le chemin du retour.

Cette fois, tous les anarchistes du monde s'y reconnaîtront en même temps que les hommes libres pour saluer et accomplir la seconde « Grande Révolution ».

par Albert SADIK

# IMPERIALISME LINGUISTIQUE

*LA revue « SENNACIULO » (« L'Anationaliste »), organe mensuel des travailleurs espérantistes, vient de publier l'information suivante :*

*« Notre camarade X... à la suite d'une plainte au siège du Parti à Berlin-Est, s'est attiré cette réponse :*

*« Monsieur. Nous avons reçu votre lettre du... relative à la confiscation de journaux en Espéranto en provenance de Suède. En République Démocratique Allemande, les prétendues langues auxiliaires n'ont aucune place dans les programmes scolaires ou dans les organisations. Il n'existe pas d'organisations ou de revues espérantistes pour les motifs suivants. Les prétendues langues auxiliaires n'ont pas réussi à s'imposer ni à atteindre une diffusion telle qu'elles puissent prétendre jouer un rôle pratique dans les relations entre les peuples. Le temps et le travail que nécessite leur étude seraient plus utilement consacrés à l'acquisition de la* langue universelle *qui à notre époque doit sans aucun doute être le russe (1). La prétention émise par les partisans de la langue auxiliaire espéranto, que cette langue pourrait servir à l'intercompréhension des peuples et à la paix ne s'est pas trouvée justifiée. Au contraire, elle est utilisée par les impérialistes (2) pour la diffusion des idées cosmopolites, grâce aux adeptes de cette langue. Il est donc normal, pour un travailleur conscient, de considérer ces résultats, et de comprendre et d'accepter les directives de son organisation et de son gouvernement (!). Les Associations culturelles et les Syndicats n'ont donc pas à promouvoir ces langues auxiliaires. Aimables salutations. Le secrétaire national. Berlin. »*

*Sans s'arrêter au galimatias dans lequel il est rédigé, ce « poulet » appelle quelques commentaires. Il serait cruel de trop insister sur des contradictions à quelques lignes d'intervalle : d'une part, on nous affirme que la diffusion de l'espéranto n'est pas telle « qu'il puisse prétendre à jouer un rôle pratique dans les relations entre les peuples » ; d'autre part, on se scandalise qu'il soit « utilisé par les impérialistes pour la diffusion des idées cosmopolites, grâce aux adeptes de cette langue ». On demande un dessin pour illustrer ce nouveau tour de passe-passe de la « dialectique marxiste ! »*

*Mais, ce qu'il convient de souligner tout particulièrement dans ce factum, c'est bien l'ahurissante prétention d'imposer le russe comme langue universelle. Que l'état actuel de notre civilisation postule, de la façon la plus absolue, l'adoption d'un langage international, c'est ce que personne ne saurait contester sans rire. Les conditions que doit réaliser un tel langage, un peu de bon sens suffit à les mettre en évidence : neutralité absolu, simplicité, universalité. Que l'espéranto réponde à cette triple exigence et qu'il ait fait ses preuves depuis trois quarts de siecles, c'est ce que seule peut contester une ignorance crasse ou une insigne mauvaise foi. Comment ne pas tomber des nues lorsque l'on vient nous proposer comme instrument d'intercompréhension entre les peuples non seulement une des langues les plus difficiles qui soient parlées sur notre globe, mais encore la langue précisément d'un des deux colosses qui se disputent l'hégémonie de l'univers.*

*Car toute la question est là. Quand l'auteur de notre factum parle de « langue universelle », il commet une impropriété flagrante et sans aucun doute volontaire. C'est à une « langue de domination universelle » qu'il pense évidemment, et cela est une tout autre histoire ! A un certain souci de libéralisme linguistique et culturel qui marqua les premières années de la Révolution russe (on se souvient des efforts en faveur des langues et des folklores régionaux). Staline substitua une politique de russification à outrance. De même que la Russie, non seulement pour les peuples de l'Union, mais pour le monde entier, prétendait représenter la « patrie du socialisme », de même que Popov devenait le père de tout ce qui s'invente ici-bas, de même la langue russe devenait la langue par excellence, que tout être civilisé serait appelé un jour à parler. Sur cette importante question, renvoyer au livre de Lucien Laurat : « Staline. La linguistique et l'impérialisme russe » (3). Economiste, polyglotte et espérantiste connu, Laurat enseigna pendant près de vingt ans en Russie soviétique et connaît admirablement les faits dont il parle.*

*C'est un aspect bien curieux des phénomènes impérialistes que ce « impérialisme linguistique » qui se développe depuis quelques décades et dont les bases psychologiques, il faut bien le reconnaître, ne manquent pas de fermeté. Si l'on peut à juste titre définir le langage comme le « moyen d'expression de la pensée », on ne saurait nier que ledit langage réagisse à son tour sur cette pensée qu'il a pour mission d'exprimer, qu'il la coule dans son moule, qu'il lui donne une certaine tonalité, une certaine couleur. Apprendre le russe, c'est dans une certaine mesure apprendre à « penser russe ». Toute la valeur culturelle qui s'attache à l'étude des langues, vivantes ou mortes, provient du reste en grande partie de là (4). Dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas bien entendu de culture qu'il s'agit. Nous nous trouvons en présence de la plus monumentale entreprise totalitaire que l'on ait jamais tentée. Il nest plus simplement question de maintenir une dictature politique et économique sur un monde de satellites que l'on compte bien élargir de jour en jour ; on espère par-dessus le marché, s'emparer des esprits et parvenir à les refondre selon un gabarit unique ! Seul un Hitler eût été capable d'élucubrer également d'aussi extravagantes cogitations (5).*

*A l'autre bout du monde, le second colosse pourrait sembler caresser un rêve analogue, bien que d'une façon beaucoup moins brutale, plus souple et vraisemblablement plus inconsciente. Avec la suprématie du dollar, pourquoi ne pas asseoir la domination de l'anglais, ou, tout au moins, de l'américain, car les deux idiomes ne sont pas absolument identiques ? Le gigantesque « canular » du « Monde Bilingue », cher à M. Bressand et lancé à grand renfort de publicité, ne saurait avoir d'autre but. Le tout petit strapontin offert au français dans cette histoire n'a d'autre rôle que de sauver la face ; et ce n'est pas sans quelque mélancolie qu'on voit de graves universitaires donner tête baissée dans ce piège quelque peu grossier ! Dans la plupart des réunions internationales où français et anglais sont théoriquement admis comme langues officielles de traduction, c'est en effet pratiquement à l'anglais seul qu'échoit ce rôle. Pour nous, qui nous moquons éperdument des petites vanités nationales et chauvines, l'affaire n'a guère d'importance : elle éclaire néanmoins d'un jour particulier le véritable aspect de la question.*

*Il convient du reste de noter que, dans le cas des Etats-Unis, cette attitude s'explique davantage par une sorte de complexe de « paresse » que par une volonté d'hégémonie linguistique vraiment délibérée. C'est plutôt le réflexe de « grands seigneurs » qui ne daignent pas se donner la peine d'apprendre le langage de leurs éventuels interlocuteurs. A ceux-ci, s'ils veulent entrer en contact avec eux, de fournir l'effort nécessaire pour se faire comprendre. Le résultat, néanmoins, revient exactement au même.*

*A l'ombre des deux géants, bien des nations secondaires voudraient aussi assurer à leur langue une place de choix. La classe dirigeante française ne peut se résigner à voir notre langage renoncer au rôle prépondérant qu'il a joué jadis ; le germain fait remarquer que l'allemand se parle dans toute l'Europe centrale, et l'espagnol que sa langue domine toute l'Amérique du Sud. Chacun rêve d'étendre davantage l'influence de son idiome respectif : et cela suffirait à démontrer l'inanité de la solution préconisée par M. Bressand. A telle enseigne que son fameux projet de bilinguisme franco-anglais présenté il y a environ deux ans au Conseil de l'Europe subit un échec retentissant. Les délégations allemande et italienne ayant exigé que l'on ajoutât leurs deux langues à ce boiteux « agreement ! »*

*Que conclure de tout cela ? Le rond-de-cuir de Berlin-Est dont nous citions la lettre en débutant ne nous donne-t-il pas, par antiphrase, la clé du problème ? Il est bien certain que l'emploi généralisé de l'espéranto apparaît comme le seul [illegible] d'arrêt efficace contre ces extravagantes prétentions à l'hégémonie linguistique et culturelle. Si l'étude généralisée du russe peut nous conduire à « penser russe », l'étude de l'américain à « penser américain », de l'allemand à « penser allemand », etc..., il n'est pas douteux que l'étude et la pratique de l'espéranto pourra puissamment contribuer à la création d'une mentalité anationale. Ainsi, se trouve singulièrement dépassé le but strictement utilitaire et commercial que beaucoup d'espérantistes se contentent d'assigner à leur langue. Ainsi, voyons-nous se dessiner, grâce à l'espéranto, la possibilité d'un nouvel humanisme, d'une culture à la fois prolétarienne et largement humaine. C'est ce que se proposent en particulier nos camarades de S. A. T. (6) qui voient en même temps dans l'espéranto le seul ciment capable d'assurer la cohésion de la classe ouvrière mondiale et l'une des voies qui nous acheminent à la société de nos rêves. La société sans frontières et sans classes...*

par Charles DESPEYROUX

(1) Souligné par nous.

(2) Pourquoi parler de corde dans la maison du pendu ?

(3) Editions « Les Iles d'Or », Paris, 1951.

(4) Inversement, le rôle d'une langue internationale dans la formation d'une conscience internationale saute aux yeux.

(5) Il est juste de reconnaître que la « chasse à l'espéranto » organisée par Staline s'est singulièrement relâchée, tant en U. R. S. S. que che les satellites. Nouveau virage de l'indéfectible ligne droite.

(6) Sennacieca Asocio Tutmonda (= Association Mondiale Antionaliste), 67, avenue Gambetta, Paris (20e). Nombreux services pratiques et culturels, éditions et cours oraux et par correspondance.

# UNE ENQUÊTE EN JORDANIE

LE monde arabe tient une place, qui ne peut qu'aller grandissant, dans les événements internationaux de nos jours.

Sa volonté de se défaire du colonialisme est manifeste, mais on remarque moins, à cause de ses emprunts à l'Occident des moyens mêmes de son affranchissement, une égale volonté de maintenir son originalité.

Malgré l'attention suscitée par des conflits trop souvent dramatiques, nous sommes encore mal renseignés sur les pays musulmans, ceux du Moyen-Orient en particulier. A cet égard, des renseignements directs comme ceux que Renée X. Blandin nous apporte dans son livre : « Jordanie » (1) sont fort intéressants.

C'est un reportage sérieux, effectué par une jeune et [illegible]cieuse journaliste qui eut le scrupule d'apprendre l'arabe afin de nouer des contacts directs avec les Jordaniens qu'elle a vus animés du désir d'innombrables activités.

Créé par l'Angleterre, le royaume hashémite de Jordanie, sauf vers Jérusalem, n'est qu'un morceau de désert sans eau, sans pétrole. Des Arabes de Palestine, réfugiés démunis, se sont rassemblés dans ce pays, où les produits naturels sont insuffisants et les salaires très bas, où l'aide anglaise et l'aide américaine sont à peu près illusoires. Mais les Jordaniens ont de l'ambition. Ils rêvent d'établir une raffinerie de pétrole à Mafrak, sur le trajet de l'Irak Petroleum Company, et d'extraire les minerais de leur sol. Et s'ils manquent de capitaux pour réaliser leurs projets, ils travailleront à en obtenir. L'optimisme n'est-il pas dans ce proverbe qu'ils se plaisent à rappeler : « Ne décrète pas que les étoiles sont mortes lorsque les nuages s'amoncellent sur ta tête »?

On peut attendre des décisions imprévues, issues de l'énergie des Jordaniens, dans ce carrefour de l'Ancien Monde où vécurent, dit-on, Moïse, Jésus, Mahomet. Les coutumes anciennes y font revivre le passé en certains lieux, mais n'excluent pas ailleurs les conceptions les plus modernes.

L'enquête de Renée X. Blandin [illegible] phiques, ethniques, historiques et politiques sans lesquels on ne peut bien comprendre la Jordanie. Livre dense par les problèmes qu'il soulève, par les documents officiels qu'il contient, par les interviews pertinentes, il est tout imprégné aussi de la poésie de l'Orient et de l'esprit malicieux de l'auteur, qui sait à propos pimenter d'anecdotes amusantes le récit le plus objectif ou les aperçus les plus graves.

par Aline AUROUET

(1) André Martel, éditeur à Givors.

# GENÉRAL TE VOILA...

DE source généralement bien informée, nous apprenons que le nommé Charles de Gaulle, traineur de sabre de son état, serait sur le point de demander son adhésion à la Fédération Anarchiste. Pour entrer dans les bonnes grâces de ces sectaires d'anarchistes, il a voulu leur donner une preuve de sa bonne foi, en les imitant, c'est-à-dire en ne votant pas le 2 janvier.

Les anarchistes sont flattés, car jusqu'à ce jour ils sont les seuls à ne pas avoir un général parmi leurs propagandistes alors que de glorieux pacifistes comme Guy Mollet et Maurice Thorez avaient déjà depuis longtemps réussi à recruter des cadres pour la grande armée populaire en vue de la guerre pacifique de demain.

Aux dernières nouvelles cependant un de nos émissaires qui a réussi à approcher le Grand Charles, nous a déclaré que l'inventeur des armées blindées le serait complètement devenu... On tiendra nos lecteurs au courant de l'évolution de la maladie dont la popularité d'un rival dénommé Poujade le marchand de soupe, serait la cause.

Dépêche Agence Dubobar.

# Sur cette pierre...

UN hebdomadaire français à grand tirage, dans lequel alternent, sans aucune gêne apparente les vedettes les plus déshabillées et M. Eugène Pacelli, pape, vient de publier, avec tout le sensationnel qu'il convient, un long reportage illustré consacré à la découverte de la tombe de « saint Pierre » à Rome.

Ce n'est pas une affaire nouvelle. Vers noël 51, l' « Osservatore Romano » en avait déjà parlé à l'occasion de la publication d'un rapport du Vatican : « Exploration sous la confession de saint Pierre au Vatican ». De son côté, M. Jérôme Carcopino (il faut bien exploiter la situation !) avait publié un livre sur la question, intitulé « Etudes d'histoires chrétiennes ».

Comment se présente cette découverte ? Les fouilles sous le Vatican ont mis au jour un cimetière romain du début de notre ère, avec stèles, vases funéraires, et statues de dieux antiques. Il n'y a là aucune surprise, et depuis longtemps nous savons que tout l'art de l'Eglise a été de transformer à son usage les lieux du culte ancien. Nous en avons des exemples en France, dans les menhirs surmontés par la suite de croix et — pour se limiter — dans cette très curieuse chapelle de Villey-sur-Tille (Côte-d'Or) qui renferme une pierre votive dédiée à Mercure et Minerve !...

Les chercheurs pontificaux affirment qu'ils ont mis au jour un « petit espace vide » qui, étant donné la dévotion dont il semble avoir été entouré au cours des siècles ne peut pas ne pas être le tombeau de « saint Pierre » dont on va bientôt, vraisemblablement, reconnaitre les reliques...

Un tel optimisme demande, pour le moins, à être tempéré. Des reliques relatives à « saint Pierre », nous en avons déjà. L'Eglise qui n'est pas en reste, dans ce domaine, se fait forte de nous montrer les ruines de la maison de « saint Pierre », à Kenna, en Palestine (connu en Evangile sous le nom de Cana), ainsi que deux des cruches qui ont été utilisées pour le miracle de l'eau changée en vin, pour le mariage de ce même « saint Pierre » dans ce même Kenna-Cana...

par Henri FROSSARD

Nous n'en sommes donc plus à quelques phalangettes près, ni à quelques tibias... Mais à la place de M. Pacelli, on se méfierait, étant donné la possibilité d'erreur, dans un ossuaire païen, qui ferait reconnaitre comme sacrée l'omoplate d'un croquant...

Les reliques ont joué, de tous temps, un excellent rôle de « relance religieuse », et qu'il faut bien entretenir, par des fariboles, une clientèle qui en demande et en redemande...

Cetet fois, cependant, M. Pacelli a l'intention de faire coup double, et quel coup double ! Si des ossements vénérés de « saint Pierre » sont au sous-sol du Vatican, c'est que saint Pierre est venu à Rome, c'est qu'il y jouait le rôle de « premier », de l'Eglise. Conclusions : les fondations historiques de l'Eglise sont exactes. C'est ce que M Pacelli appelle réconcilier la science avec la foi...

Or non seulement toute cette histoire de tombeau de « saint Pierre » est furieusement suspecte, parce que manigancée uniquement par l'Eglise, qui en serait la bénéficiaire immédiate, et parce que le « petit espace » ne prouve absolument rien, comme l'a si bien démontré Georges Barrère dans une étude de « Franc-Tireur » (12-1-52), mais de plus, la papauté de « saint Pierre » n'est qu'une splendide baliverne...

Une preuve, et toute récente, en est dans l'étude sérieuse et documentée de Gérard Walter, chez Hachette, consacrée à Néron, dans laquelle il est archidémontré que Néron n'a jamais fait incendier un quartier de Rome, et qu'on ne peut relever contre lui aucune des persécutions sanglantes que l'Eglise lui attribue si légèrement et avec tant d'arrière-pensées !

Une autre en est dans la lecture même des textes que l'Eglise considère comme canoniques. Lisez les notes de Fernand Faivre dans le « Nouveau Testament » des protestants. A chaque moment il y est souligné que « Pierre » ne joua aucun rôle prépondérant dans l'Eglise, au contraire...

Ceci, évidemment en prenant comme argent comptant les récits canoniques... qui sont d'ailleurs plein d'humour, et dessinent une silhouette de « Pierre » qui est exactement celle d'un farfelu ! Dans Matthieu XIV, 30, ne voila-t-il pas que marchant sur les eaux, il se met à enfoncer, « à cause du vent ! » Dans Jean XXI, 7, ne s'avise-t-il pas, étant nu dans une barque, de s'habiller pour sauter dans l'eau ! Dans Actes IX, ne se permet-il pas de recommencer un miracle de « Jésus ! » Dans Actes X, ne voit-il pas une soucoupe volante ! Dans Acte XI, ne fait-il pas le passe-muraille, et ne joue-t-il pas le rôle d'Ali-Baba ! Dans Jean XVIII, 10, ne coupe-t-il pas à quelqu'un une oreille qu'il ne fallait pas couper !...

Il serait facile de poursuivre, avec référence aux meilleures sources cette liste saugrenue. Et que serait-ce si nous puisions dans les textes que la « Tradition » admet, où « saint Pierre » ressuscite un hareng saur, et lui apprend à nager dans l'eau non salée...

—o—

Une troisième preuve — et là encore pour se limiter — de ce que « Saint Pierre » n'est jamais venu à Rome et ne fut jamais pape d'aucune Eglise, est que la base « historique » de ces affirmations est dans les œuvres attribuées à Clément de Rome qui ne sont, en fait, que des faux ecclésiastiques du IIIe siècle.

Ce Clément (dont on a fait un pape, sans savoir exactement s'il fut le second ou le quatrième) raconte tranquillement — ce qui situe l'intérêt de son témoignage historique — que c'était lui, Clément, le disciple que « Jésus » aimait, et qu'il était couché sur le sein de « Jésus » durant la Cène, et que c'était lui aussi qui renia trois fois « Jésus » et que c'était lui encore qui faisait partie des douze apôtres... Quelle histoire....

—o—

Oui, quelle histoire ! Surtout quand on a lu les livres de Daniel Massé (« L'Enigme de Jésus-Christ », « Jean-Baptiste et Jean », etc...) dans lesquels cet infatigable chercheur a replacé dans leur norme historique réelle les débuts du christianisme.

Pour Daniel Massé, dont les livres emportent la conviction, des générations de faussaires juifs et judaïsants, ont fabriqué le christianisme à partir de la très belle figure d'agitateur messianiste antiromain qui fut le fils de Juda Le Gaulonite, condamné à mort pour cette agitation par Ponce Pilate en 35-36 avant notre ère.

Et dans la fresque historique passionnante que parvient à recréer en détail Daniel Massé, nous voyons à la base de ce personnage de légende dit « saint Pierre » [dont la fabrication a duré près de trois siècles, à travers des controverses, (et malgré la concurrence d'un autre personnage légendaire dit « saint Paul »] un autre fils de Juda Le Gaulonite : Simon, comme son frère farouche nationaliste juif, et comme son frère supplicié, sans se douter une minute de la formidable légende qu'on s'acharnerait plus tard à bâtir sur lui.

# UN GAGE de VICTOIRE

*IL est souhaitable et nécessaire à la fois de revenir perpétuellement sur la question sociale et syndicale qui est le sujet vital du prolétariat qu'aujourd'hui ce dernier semble dédaigner pour son malheur.*

*Les esprits bien intentionnés, comme dirait Brassens, ont l'habitude de classer les hommes selon leurs idéaux et leur philosophie. Il est cependant une chose que l'enseignement de l'histoire ne permet plus de compartimenter : c'est le syndicalisme, qui trouve son expression fondamentale dans l'anarchisme, dont il est le moyen d'action le plus efficace.*

*« L'anarchisme est un état d'âme, autant qu'un mode de vie. On est anarchiste parce qu'on naît ainsi. C'est l'ambiance, la volonté des parents et des éducateurs qui le trans[illegible] en avril 1952 mon camarade Fernand Robert dont je partage l'opinion générale sur le problème social. Cette communion d'idées nous la retrouvons également aujourd'hui chez nos camarades du groupe Syndicaliste Libertaire de documentation anarcho-syndicaliste, ainsi que chez un nombre important de compagnons de province.*

*communistes libertaires, les individualistes et bien d'autres encore. Personnellement, je n'attache aucune importance aux étiquettes et s'il m'était permis de me classer je dirais simplement que je suis anarchiste, un anarchiste au sens prolétarien du mot parce que l'anarchisme se suffit à lui-même.*

*Pour redonner sa vitalité à notre mouvement, il est cependant des moyens de lutte. Il est nécessaire que le mouvement philosophique et idéaliste, se complète d'un mouvement d'action, d'une organisation anarcho-syndicaliste. C'est par cette méthode que nos camarades d'Espagne réussirent des réalisations formidables durant la Révolution.*

*Nous savons que, par sentimentalisme ou pour d'autres raisons, des militants ouvriers se réclamant de l'anarchisme sont un peu rétifs. Pourtant les diverses expériences depuis le début du siècle sont suffisamment concluantes pour prouver que le regroupement*

par Raymond BEAULATON

*La stagnation des idées révolutionnaires, la torpeur dans laquelle se trouvent le mouvement anarchiste en général et anarcho-syndicaliste en particulier est le fait, que dans les années qui ont suivi la dernière guerre, pour se rapprocher de ceux qu'il est convenu d'appeler « les communs des mortels », des camarades se sont lancés dans l'opportunisme parfois outrancier, dans le réformisme ou dans l'autoritarisme et n'ont pas su ou voulu se débarrasser du sens de la hiérarchie, prouvant à plus ou moins longue échéance qu'ils n'étaient que des bolcheviks mécontents — comme Fontenis — ou simplement des adeptes d'un libéralisme plus ou moins nuancé d'idées sociales.*

*Il y en a qui dans le mouvement anarchiste se sont donné des étiquettes : il y a les syndical avec les réformistes et les politiciens, qui les uns et les autres défendent l'Etat, est impossible. C'est en collaborant dans les centrales avec des politiciens que le mouvement anarchiste a laissé des plumes. Chaque fois, depuis cinquante ans, nous y avons été franchement, sans arrière-pensée, alors que les forces politiques n'avaient et n'ont toujours qu'un but : se servir de nous comme cobayes dans l'action et comme tremplin pour parvenir au pouvoir.*

*Au contraire, nos camarades espagnols, ont su faire un mouvement puissant en donnant à l'anarchisme la vitalité qui se trouve dans l'anarcho-syndicalisme. Les deux initiales accolées C.N.T.-F.A.I. sont le symbole de victoire des anarchistes espagnols.*

*Aux anarchistes français de s'en inspirer.*

**TELEVISION**

Le samedi 11 février, à 20 h. 30, la Télévision française donnera une pièce de notre ami Louis Chavance : LA NONNE SANGLANTE.

Le directeur-gérant : M. FAYOLLE.

LA PRESSE DE FRANCE, [illegible], rue Montmartre, Paris (2e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

## la corbeille aux idées

# PHYSIOLOGIE du POUJADISME

par Ch.-Aug. BONTEMPS

LES cocktails fascistes, faits d'un mélange de subversion dans un esprit moderne et d'ordre archaïque dans un esprit corporatif, ont toujours quelque chose de ridicule, d'infantile, de caricatural. C'est par là qu'ils séduisent les foules et c'est ce manque de sérieux qui les rend dangereux. On aurait tort de n'y point prendre garde.

Il y a des mois que la Ligue contre le Racisme et l'Antisémitisme dénonce en vain le caractère fasciste du mouvement Poujade. Ce n'est qu'après les élections que l'opinion s'est ralliée à ce point de vue, considéré d'abord comme une phobie de l'antisémitisme. Le racisme fut pourtant toujours la marque propre des trublions français à qui un bouc émissaire tient lieu de doctrine.

Au cours des réunions électorales, ce caractère du mouvement Poujade s'est si bien précisé que son initiateur a dû s'efforcer de le maquiller sans que personne ait pu s'y tromper. Les signes en sont connus : allégeance sans condition aux volontés du chef, transfert des pouvoirs économiques aux corporations, démagogie nationaliste et raciste dans les territoires d'outre-mer, primauté du coup de poing dans l'art de convaincre, soin d'éluder la contradiction en se gardant de tout programme concret.

### Une incohérence délibérée

Jusque-là, il nous manquait une démonstration a contrario. Elle est venue de la bouche même de M. Poujade dont les palinodies verbales tiennent de la galéjade. Il a multiplié les réfutations mensongères en les faisant suivre — en les accompagnant même — de la contradiction de ses réfutations.

Il rejette publicitairement le mythe du chef, mais il refuse aux membres responsables de son organisation le compte de ses recettes et de ses dépenses. Il rejette la qualification de fasciste, mais il exige de ses candidats au Parlement un serment d'obéissance, interdit toute initiative aux gens élus sous son sigle et assortit l'interdit d'une menace de sanctions corporelles. Il rejette une fiscalité qui, de fait, est inepte, mais il se garde de préconiser aucune méthode de financement à lui substituer. Il vitupère la concentration capitaliste des magasins de distribution, mais il n'a aucun plan de réorganisation d'un artisanat arriéré, d'un petit commerce aussi pléthorique qu'archaïque. Il exige le durcissement de la réaction métropolitaine aux explosions africaines de l'anticolonialisme, mais il veut une diminution des impôts, lesquels ne suffisent plus à financer les expéditions de police.

On ne fait pas mieux dans l'art de l'incohérence équilibrée. On ne saurait mieux offrir aux gens raisonnables le prétexte à un haussement d'épaules. Et c'est en quoi les gens raisonnables se sont toujours fourvoyés.

### Les astuces démagogiques

Chacun des rejets économiques et politiques du mouvement Poujade correspond à un mécontentement et entraîne une adhésion. Chaque contrepartie correspond à une nécessité dont les conséquences sont repoussées par les mêmes contents. L'astuce est de [illegible]ser croire qu'en rejetant [illegible]lemment, sans discriminat[illegible] tout ce qui heurte, on pr[illegible] là-même qu'on détient les [illegible]lutions, que celles-ci [illegible] comme de soi dès que le [illegible]tème en place sera jeté b[illegible].

Il se peut que M. Pou[jade] n'ait pas découvert tout le machiavélisme de cette [psy]chologie. Beaucoup l'en [ont] cru incapable et ce fut [pour] lui une chance de plus. [On] oubliait — ou on ne savait [pas] — que son « brain trus[t] » était constitué par des spé[cia]listes chevronnés. Sorti [tout] jeune des rangs de l'Ac[tion] française, formé dans la « [Ré]volution nationale » de Vi[chy], M. Poujade n'a pas tro[uvé] dans la Résistance gaull[iste] où il se trouva finalement [illegible] une rigueur d'esprit démo[cra]tique propre à le convertir. [La] Résistance fut un parti, [illegible] un parti antiallemand pou[r les] uns, antifasciste pour les [au]tres. De ces positions néga[tives] par essence, il n'e[st] [ja]mais sorti le parti u[nique] d'une idée positive. On l'a vu depuis 1945. Il était normal que M. Poujade revint à ses amours de jeunesse et se rencontrât avec les rescapés de la collaboration en mal de reprendre un service actif.

### Un problème de reconversion

Tout cela, qui est on ne peut plus naturel, n'a d'importance que dans la mesure où l'opinion publique se laisse séduire ou bien a trop de raisons de ne plus croire à rien et de s'abandonner. Le poujadisme, ce n'est pas M. Poujade. C'est la pagaille dans les choses et le désarroi dans les esprits. Il s'agit de savoir si les choses et les esprits étant ce qu'ils sont, il y a quelque chance de les redresser.

Les chances sont minimes en ce qui touche le gros des adeptes du poujadisme : artisans, petits et moyens commerçants, lesquels n'ont pas compris et ne comprendront jamais qu'ils sont la survivance d'une civilisation révolue. Qu'ils ne peuvent pas retrouver la vie et les gains faciles (l'insolence aussi) du temps de la disette. Que l'artisanat est un luxe et que le cousu-main, la chaussure sur mesure ne conviennent plus qu'à des ateliers raréfiés et spécialisés. Que les commerçants détaillants sont trop nombreux et que la part des charges inévitables n'est pas proportionnelle à un chiffre de clients donné. Que quelque chose a changé dans le circuit de distribution avec la disparition des camions à chevaux.

Ils ne peuvent ni ne veulent comprendre ces évidences. Les prérogatives dont ils bénéficient encore leur paraissent un droit personnel imprescriptible, comme à ce commerçant poujadiste qui écrivait au « Monde » sa volonté de ne pas se laisser réduire en esclavage. Pourquoi donc, eux qui n'ont cessé de se justifier par les risques inhérents aux affaires, refusent-ils le risque de l'évolution des techniques et de l'évolution conséquente de la répartition ?

Toute une classe moyenne, et financièrement souvent plus que moyenne, acclame le contempteur fasciste des prébendiers. Elle veut ignorer que les plus onéreux se trouvent dans son sein et qu'il est inepte de produire du vin pour en faire de l'alcool inutile au compte des contribuables, de gaspiller ainsi des fonds qui seraient mieux employés à une reconversion des cultures.

Mais ces chefs d'entreprises, commerçants ou agriculteurs, dont la seule raison d'être serait précisément l'initiative et le risque, se refusent aux aléas des reconversions et sont, pour la plupart, incapables d'imagination.

### Boutiquier, il faudra mourir

On ne peut pourtant pas subir une défaite et une occupation tous les dix ans pour conserver à ces gens un standing abusif. S'il faut quelque argent pour se placer à la tête d'une affaire, il n'est pas nécessaire, s'il est vrai qu'on ne puisse vivre de cette affaire, de disposer d'un capital pour devenir salarié comme tout un chacun.

On vit donc encore assez bien derrière les comptoirs, quoi qu'on prétende, puisqu'on se garde, ainsi que le correspondant du « Monde », de devenir « esclave ». Et il n'est pas tellement désagréable à d'autres chefs de plus grandes entreprises, de celles qui dévorent par en-dessous leurs jobardes alliées, qu'une agitation fascisante entretienne un trouble où se masque leur stratégie.

La grande presse, quotidienne et périodique, n'est pas, que l'on sache, artisanale. Pourquoi se garde-t-elle d'éclairer l'opinion sur la facilité de revendications sans contrepartie, sur les données réelles de problèmes qui existent et qu'on maquille parce que, dans les sphères du crédit, on ne veut pas les résoudre à l'échelle de la petite propriété ou de l'artisanat ? Sous les risettes au poujadisme d'une presse de cartel, la séduction n'est pas gratuite. Il est des vues où un certain fascisme a peut-être la place d'un moyen mais dont la fin est synarchique.

Les poujadistes m'apparaissent ainsi comme des gens tressant la corde qui les étranglera. Cela n'est pas notre problème. L'inquiétant, c'est que la même corde pourrait servir à d'autres.

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

# LE LIVRE DU MOIS

par MAURICE JOYEUX

**Philosophie du surréalisme,** par Ferdinand Alquié (Flammarion, éditeur).

L'OUVRAGE que vient de publier Ferdinand Alquié dans l'excellente collection « Bibliothèque de philosophie scientifique » sera désormais un élément essentiel pour tous ceux qui voudront approfondir la révolution littéraire du 20e siècle.

Dans un avant-propos où il nous explique le mécanisme qui a présidé à la construction de son ouvrage, l'auteur se défend de vouloir refaire après Nadeau, l'histoire du surréalisme ou simplement une étude de ses techniques ou de son esthétique. « Il n'est pas douteux, écrit-il, que la recherche surréaliste ait quelque chose d'à la fois non littéraire et non scientifique, qu'elle vise à l'observation et à l'exploration de domaines négligés par la physique comme par les arts. »

Mais malgré la volonté délibérée de Ferdinand Alquié de s'en tenir à un approfondi de la philosophie du surréalisme et d'échapper à un « temps sans doute trop porté à confondre la philosophie et l'art », le lecteur de ces pages denses et solidement documentées, va se heurter à chaque instant aux animateurs du « groupe surréaliste », à leur conception de l'écriture, de la beauté, de la vie, et surtout à celui qui a exprimé la vérité surréaliste avec le plus d'éclat : André Breton !

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres d'égale importance. Dans le premier, l'auteur, en s'appuyant constamment sur l'œuvre de Breton et en particulier sur « Poisson soluble » plus que sur le « Manifeste », analyse ce dont le surréalisme ne veut pas, qu'il rejette sous le nom de littérature (« la beauté séparée de la vie, de l'amour, de l'espoir humain, la beauté formelle de tout ce qui exprime sans créer, raconte sans transformer ») et qui explique le second chapitre où s'oppose la frénésie de la révolte au conformisme révolutionnaire.

Du grand refus, personnifié par la phrase célèbre du « second manifeste (l'acte surréaliste le plus simpl econsiste, revolver au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard tant qu'on peut dans la foule) jusqu'à l'adhésion à la Troisième Internationale, puis le retrait de cet organisme où il abandonna un peu de son écume, le surréalisme est suivi avec acuité dans sa marche par Ferdinand Alquié.

Le troisième chapitre, de loin le plus complexe, analyse l'attitude du surréalisme devant l'état émotionnel de l'être au moment de la création artistique ; le qutarième, le mécanisme surréaliste qui tend à transformer l'imaginaire en réel.

Il est impossible en quelques lignes d'exposer toute la richesse du texte de Ferdinand Alquié. L'ouvrage vient à son heure. Il explique le cheminement d'une jeunesse intellectuelle qui eut vingt ans en 1920 et dont les travaux nous sont aujourd'hui familiers. Il éclaire la pensée d'un homme, André Breton, dont on n'a pas fini de mesurer l'importance, qu'on peut certes discuter, mais qu'on a plaisir à contempler, lorsqu'on a été obligé de subir « les autres ».

**Fraîche et joyeuse,** de Romi (Editions de Paris).

Les Editions de Paris viennent de créer une nouvelle collection illustrée, « Copies conformes », qui a pour but d'instruire et de mystifier. Le premier volume de cette collection insolite, « Fraîche et joyeuse », nous initie aux techniques qui depuis cent ans servent à préparer une guerre !

« On ne lance pas une guerre comme on lance un produit dentifrice, remarque judicieusement l'auteur. La campagne publicitaire demande infiniment plus de tact. »

Et texte et reproducion photographique à l'appui, il va nous le démontrer avec brio.

C'est d'abord la campagne entreprise après 1872 pour la revanche, campagne qui atteint son point culminant avec le général Boulanger. C'est l'époque où l'on imprime une chanson par semaine en faveur de cette revanche : « Le rossignol de la revanche », « Les fleurs du souvenir », « L'orpheline alsacienne », etc.

Puis c'est 1918, la victoire, et l'on rappelle les cruautés des vaincus. 1939, les alliés vont faire sécher leur linge sur la ligne Siegfried, la libération et notre après-guerre.

Presse, spectacle, littérature, tout ce qui a depuis cent ans servi à créer une psychose de guerre est mis en lumière par Romi, dont le livre devrait se trouver dans toutes les écoles, dans tous les foyers, dans toutes les bibliothèques populaires. L'auteur nous annonce un deuxième volume de la même veine, « Usines à gloire ». Nous l'attendons de pied ferme.

# ELISEE RECLUS, Ecrivain

par HEM DAY

IL y a un côté de la personnalité d'Elisée Reclus qui semble avoir été moins remarqué par ceux qui se sont penchés sur son œuvre entière afin d'essayer d'en dégager le savant, le géographe, le communard, l'homme, l'anarchiste.

Sans doute, ici et là, il a été fait allusion au cours d'un exposé général à son style agréable où la forme très personnelle de son art descriptif et attrayant, mais de vue d'ensemble sur l'homme écrivain, il n'en est point.

Pourtant tous ses écrits reflètent une maîtrise peu commune, et nous révèlent un écrivain de classe plein de séduction. Vous l'aurez, comme moi, remarqué en le lisant, car que ce soit dans les pages écrites sur la géographie, que ce soit celles du savant, de « l'Homme de la Terre » ou encore celles de son œuvre de philosophe, voir celles destinées à la propagande, où sont exposées les idées anarchistes, comme dans : « A mon frère le paysan » — l'Anarchie — la Révolution, l'Evolution — en toute occasion, Elisée Reclus manifeste une belle simplicité d'expression qui rend aisé la compréhension de ce qu'il initie. Ses écrits n'excluent ni la beauté de la forme, ni la richesse d'expression, ni la pureté du style, si bien qu'on ne peut que se délecter en s'instruisant, au commerce de ses idées.

Elisée Reclus dresse une œuvre ; tel un symbole de perfection, il nous présente des modèles d'une description devant lesquels se sont inclinés jusqu'à ses adversaires d'idées. Il y a deux écrivains qui font penser à Elisée Reclus : J.-J. Rousseau, d'une part, et Jules Michelet d'autre part. Non pas que l'un ou l'autre explique Elisée Reclus, ou nous aide à le comprendre. Non pas qu'Elisée Reclus se soit inspiré de leur façon d'écrire ou de penser, le rapprochement que l'on peut faire est purement éthique et n'offre qu'une similitude de style et de descriptions qui peuvent trouver quelques points de comparaison. En effet, Elisée Reclus, comme J.-J. Rousseau, laisse au mot toute sa force. Mais, il faut rouvrir « L'Histoire d'un Ruisseau », et la non moins belle « Histoire d'une Montagne», pour découvrir toute la richesse qu'implique la présentation de ces deux chefs-d'œuvre. C'est ce qu'Albert Mary disait par ailleurs lorsqu'il écrivait : « Si l'on veut apprécier toute la clarté, toute l'élégance, tout le charme pénétrant avec lesquels Reclus sait décrire les sites et les phénomènes, il faut lire d'un bout à l'autre ses deux admirables poèmes en prose. »

La fraîcheur de leur style est telle que c'est un ravissant plaisir de s'en régaler. La poésie est belle et l'acuité de son observation merveilleuse. Aussi on ne peut que difficilement résister, ayant ouvert les livres de ces histoires, de les lire jusqu'au bout et ne les abandonner qu'à l'instant suprême où l'on vient de parcourir la dernière ligne.

On se rend vite compte que l'inspiration d'Elisée Reclus le conduit à une harmonisation de la pensée et de la matière ; l'eau, le ruisseau, la pierre, le bois et la montagne forment un tout dans lequel ira s'intégrer l'homme et chacun des éléments dépeints, s'il vit une vie propre, n'en est pas moins entièrement solidaire d'un ensemble : la montagne, ou le ruisseau, qui eux à leur tour s'incorporent dans le cosmos. Synthèse admirable des êtres et des choses, qui préside dans l'œuvre entière d'Elisée Reclus et qui se retrouve également chez Jules Michelet dans son histoire en général, mais plus particulièrement dans les livres « La Mer » ou « L'Oiseau ». Mais Michelet a exprimé une mystique de l'histoire et si certaines de ses pages sont émouvantes, elles restent figées dans le monde des intuitions tandis qu'Elisée Reclus, lui, chante la vie pleine et débordante qui éclaire la nature des choses et des êtres. Il nous les rend avec une telle communion de pensée qu'elles nous émeuvent et nous les font aimer.

La grande sensibilité d'Elisée Reclus, son imagination extraordinaire, donnent à ses écrits vie et couleurs, animent les objets inanimés, les relient aux faits sociaux, aux mouvements des foules pour mieux nous faire aimer l'homme.

Il nous plaît de servir nos idées en exaltant l'œuvre et la vie des savants généreux, mais ici c'est nous que nous servons le mieux en parlant de la noble intelligence de ce poète, artistocrate du cœur et de la pensée. Par son contact, notre dignité ne peut que grandir, la tolérance que nous cultiverons envers autrui, le travail qui animera notre vie pleine de jeunesse éternelle et de bonté simple c'est à Elisée Reclus que nous le devrons.

Avec Elisée Reclus, nous prenons un regain de vitalité, de réconfort, d'espérance et c'est quelque chose bougrement appréciable en ces périodes de calamité où le monde se débat dans l'inconstance de lendemains triomphants de mépris et de haine, bien plus que d'amour, car tout découragement s'évanouit au contact des écrits d'Elisée Reclus. La pensée reprend ses droits et l'humain retrouve son équilibre et sa dignité. Il n'est pas donné à tout le monde d'inspirer une telle cinfiance.

Le chapitre dernier de « Histoire d'une Montagne », Elisée Reclus l'intitule : « L'Homme » : il est comme un chant qui s'élève en l'honneur de la liberté.

L'homme apprend lentement à fouler le langage de la liberté ; il apprendra aussi à en pratiquer les mœurs !

Et Eisée Reclus, quittant la montagne pour redescendre « dans le grand tumulte des humains », garde la douce impression du passé : « ...Je rentre par la pensée dans les vallons ombreux et, pendant quelques instants, je puis jouir en paix de l'intimité de la roche, de l'insecte et du brin d'herbe ! »

Cette magie des mots, chez Elisée Reclus, illumine ses idées pour nous séduire le cœur. Ce poète de la nature et de la vie nous offre cette félicité non seulement dans ces deux histoires de la Montagne et du Ruisseau, mais dans toute son œuvre originale, puissante et facile. Sa « Nouvelle Géographie Universelle », cet ensemble harmonieux, est une vaste construction bien ordonnée, mais qu'Elisée Reclus a voulu que chacun pût lire. Il nous décrit les régions, non à la façon des géographes qui l'ont précédé, mais nous montre la formation en même temps que la structure de ces régions, et nous révèle par ailleurs comment le feu et l'eau « dessinèrent, à travers les âges, la figure du monde ». — Alors, quand tout cela est terminé, « quand il a montré le sol en proie à la vie, il nous enseigne avec une grande sagacité les rapports qui se sont établis entre ce sol et l'homme qui habite. » Ces 19 volumes cependant comportent des détails infinis et c'est ce qui est remarquable ici pour ne pas dire prodigieux, Elisée Reclus en suivant cette idée d'ensemble à travers ces mille et mille éclaircissements, apporte non seulement un intérêt élevé d'érudition, mais ce charme généreux qui se dégage de tout cette monumentale géographie.

Car c'est bien là la plus belle particularité du style d'Elisée Reclus, la simplicité dans l'expression.

Mais voici le début de l' « Histoire d'un Ruisseau » : « L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini ! »

Quel enchantement de parcourir avec Elisée Reclus son histoire : de la source au désert, du torrent à la grotte, du gouffre à la grotte, tout est féerique et l'on se laisse emballer par des descriptions séduisantes, ou des fontaines de la vallée, il vous transporte aux rapides et cascades.

Des sinuosités et des remous, de l'innondation, aux rives et îlots, des promenades au bain, à la pêche, à l'irrigation, du moulin à l'usine, de la barque au train de bois, de l'eau dans la cité et du fleuve au cycle des eaux, tout y est décrit, tout est dépeint avec un égal amour des choses et des êtres. Et Elisée Reclus termine son « Histoire d'un Ruisseau » par une envolée lyrique pleine d'espérance : « Ce grand circuit des eaux n'est-il pas l'image de toute vie ? N'est-il pas le symbole de la véritable immortalité ?... Semblables au ruisseau qui s'enfuit, nous changeons à chaque instant ; notre vie se renouvelle de minute en minute, et si nous croyons rester les mêmes, ce n'est que pure illusion de notre esprit », et de poursuivre : « Les peuples se mêlent aux peuples comme les ruisseaux aux ruisseaux, les rivières aux rivières ; tôt ou tard, ils ne formeront plus qu'une seule nation de même que toutes les eaux d'un même bassin finissent par se confondre en un seul fleuve. »

Il n'est pas exagéré d'écrire au sujet des œuvres de Reclus : « Seul, pouvait s'élever à ces hauteurs synthétiques et sereines un esprit nourri de la limpide réalité, du suprême enchantement des « tableaux de la nature », qui avaient déjà fourni au grand Alexandre de Humboldt une tâche et un rêve pour toute la durée d'une puissante existence !

Et c'est bien vrai, ce sont des tableaux de la nature qu'Elisée Reclus nous a légués. Ces deux histoires sont comme des toiles de maîtres, elles réjouissent nos yeux autant que nos oreilles, car en les lisant nous voyons défiler tout cet ensemble de quoi est composé l'Histoire du Ruisseau et l'Histoire d'une Montagne. Il fallait réaliser cette gageure de décrire simplement des choses vues mais suffisamment ressenties pour nous les faire aimer et admirer : Elisée Reclus l'a tenue en toute intégrité.

Et risquant un rapprochement concevable, Albert Mary avancera avec pertinence en invoquant la méthode d'esprit d'Elisée Reclus : « Ce grand géographe fut d'abord un grand artiste, et l'on peut écrire sans hésitation qu'il est, plus que Michelet lui-même, le premier poète de la nature du XIXe siècle. »

Mais pourquoi cette conspiration du silence qui s'étend depuis sa mort, dans les anthologies ou les histoires de la littérature, où le nom d'Elisée Reclus n'est en rien mentionné. C'est qu'Elisée Reclus se qualifiait d'anarchiste et je redis volontiers cette réplique qu'il fit un jour à Domela Nieuwenhuis qui s'extasiait devant l'ampleur de ses travaux de géographe : « Oui, je suis géographe mais, avant tout, je suis anarchiste ! »

Elisée Reclus a cessé d'afficher son idéal, de le proclamer envers et contre tout, sans la moindre atténuation, tel un homme de droiture et de simplicité, fier d'être ce qu'il est. « Les peuples, devenus intelligents, apprendront certainement à s'associer en une fédération libre : l'humanité, jusqu'ici divisée en courants distincts, ne sera plus qu'un même fleuve et, réunis en un seul flot, nous descendrons ensemble vers la grande mer où toutes les vies vont se perdre et se renouveler. »

N'est-ce pas prophétique ce tableau merveilleux où Elisée Reclus entrevoit, à près d'un siècle de distance, l'avènement de « cette fédération » qui se dessine de nos jours dans les esprits à travers bien des difficultés, car, hélas ! les hommes ont fait choix des chemins qui passent par la guerre, et la haine au lieu de fouler les routes de la liberté et de l'amour. Aussi Han Ryner exprimait magnifiquement ce que nous nous ressentons en lisant Elisée Reclus :

« Ni dans la Géographie Universelle, ni dans l'Homme et la Terre, qui est peut-être son chef-d'œuvre, il ne sacrifie jamais au besoin de simplifier et de schématiser, Son art, qui se cache, suffit à rendre claire et facile la vision synthétique. Il répand une abondante lumière sur la vie frémissante. Il n'a pas besoin d'appauvrir pour rendre intelligible ou d'arrêter pour permettre de voir. »

si ce n'est concéder à Elisée Reclus ses qualités de style qui orne sa phrase à la fois âpre, virulente ou saccadée, mais toujours bien nuancée. Ce bel ensemble harmonieux qu'exalte une pensée libre révèle chez cet anarchiste un amour de l'homme et de l'humanité. Son œuvre aide à former les caractères, son enseignement laisse une empreinte « ineffaçable » après l'avoir lu : on ne peut négliger ce qu'il a dit.

Elisée Reclus, un écrivain, un des plus beaux ; Elisée Reclus, un artiste extraordinaire, il est le poète de la nature et de la vie par excelllence.

Bruxelles, 11 novembre 1955.

VARIETES

## Sur la route qui va... avec Simone Bartel

par Suzy CHEVET

PHOTO ANDRE NISAK 17 RUE PIGALLE PARIS

UNE fraîche et légère silhouette, une belle santé, un équilibre reposant et clair. Voici Simone Bartel venant tout droit des Auberges de Jeunesse où sur la grande route elle rythmait la marche avec ses camarades en chantant allégrement des chants de folklore et d'air pur.

C'est sur les longues routes qui vont et qui vont vers le soleil, le repos et les joies agrestes qu'elle découvrit ce moyen unique d'expression qu'est la chanson.

Au mouvement, au rythme d'une jeunesse en marche, s'évadant des noires usines, des bureaux enfiévrés, des poussières de la ville, succéda un autre répertoire où Prévert, Queneau, Lemarque, Léo Ferré, Brassens furent ses compagnons de « la rampe ».

Et maintenant sans oublier le public des feux de camps, elle offre sur la scène parisienne où le spectateur est certes plus dur et plus exigeant, un bouquet vivifiant de chansons intelligemment choisies qui s'effeuille par couplets tellement bien interprétés, tellement captivants que lorsqu'elle prend la scène de sa mince silhouette, sans orchestre de parade ni de secours, le public est tout de suite dans le coup et ne la lâche pas de sitôt.

Sans chiqué, sans névrose, mais servant la chanson avec toute son émotion et sa sensibilité, d'une belle voix colorée qui sait être tendre ou révoltée, elle manie l'insolite et l'émouvant admirablement, sachant éviter les mille pièges que tend la facilité. Elle chante l'amour et la liberté, stigmatise l'injustice, cueille à brassée la fleur bleue au passage, mime une pochade adorable et malicieuse, chante les faubourgs dolents, les « sympathiques mauvais garçons », lance une flambée de jeunesse saine et de soleil, fait naître une larme et imprime à l'admirable « Flamencos » de Léo Ferré une note bouleversante jamais égalée.

A une époque où tant de chanteurs et chanteuses péchant par indigence nous assomment, se prenant au tragique, soupirant, expirant, râlant dans un imperceptible filet de voix ou au contraire nous fracassant les tympans de vibrations inhumaines, et qui nous sont imposés par des directeurs de spectacle aveugles, il est réconfortant d'entendre une artiste telle que Simone Bartel.

De la route de ses jeunes années, la route du succès lui sera bientôt largement ouverte.

A partir du 2 février prochain
au Théâtre Mouffetard
76, rue Mouffetard - Paris-5e
Le GROUPE SPARTACUS interprète
L'homme et sa liberté
et
La Matrone d'Ephèse
avec le concours de
SIMONE BARTEL
dans son tour de chant

PEINTURE

## DON QUICHOTTE
## Exposition du 350e anniversaire

Rossinante est pour toi l'esquif des hautes mers qui t'emporte à l'assaut du monde, à l'abordage,

Louis GRATIAS.

SOUS les auspices des « Amitiés Méditerranéennes » vient de se tenir au Palais des Arts de la Ville de Paris une exposition de peinture consacrée au Don Quichotte de Cervantès. Après la magnifique manifestation de la Sorbonne, ce rassemblement pictural vient témoigner de la foi de l'émigration espagnole et de ses amis dans ces valeurs universelles que personnifient le seigneur de la Manche et son fidèle écuyer.

De cet ensemble assez inégal on peut extraire quelques toiles où le souci du motif et de la vérité littéraire laisse intacts les volumes et la couleur.

Une composition de Toffoli, un dessin de Lorjou, surtout deux toiles de Madrazo qui, malgré leur caractère anecdotique sont d'une vigueur incontestable. Manuel Parres présente également deux toiles. Sa « mort de Don Quichotte » est une transposition moderne de l'éternelle lutte du chevalier pour la justice et la liberté. J'avoue préférer son portrait de jeune femme ou s'incarne l'Espagne passionnée et ombrageuse.

Modesto Roldan expose des dessins extrêmement étudiés. La présence de Raffy le Persan n'apporte rien à un ensemble où la sculpture fait figure de parent pauvre et que relève difficilement un « Don Quichotte », de Bayle pittoresque à souhait.

« La liberté est l'un des dons les plus précieux que les cieux firent à l'homme », dit Don Quichotte à Sancho. En continuant à la cultiver sur la rude terre de l'exil, la jeune peinture espagnole fidèle à l'enseignement de Cervantès, en prépare le retour sur la terre natale.

MONTLUC.

MUSIQUE

## SAMSON-FRANÇOIS

5

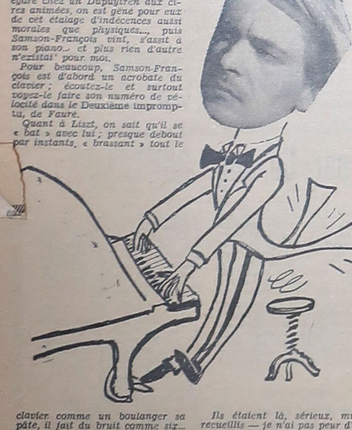
IL faut s'appeler Yehudi Menuhin pour perdre son archet au beau milieu du Cinquième concerto de Mozart sans que l'auditoire ne bronche d'un cil, comme j'ai pu le voir en juin dernier à Pleyel. Il sut se faire pardonner en mettant toute sa virtuosité dans le Concerto en ré majeur, de Brahms, si fertile en doubles cordes et que seul, un Jasha Effetz peut exécuter aussi parfaitement.

Il fallait s'appeler Samson-François pour que je lui pardonne cette ambiance frelatée qui présidait à son récital du 13 février, à Pleyel, « cipaux » traîneurs de sabre et cliqueteurs d'éperons, porteurs de casque à queue de cheval (in cauda venenum ?), ex et futurs ministres ramollis et congestionnés, chanoines onctueux soulignant leur tripaille de moire violette, brav' général à quatre z'étoiles et à l'air faux comme un billet de dix mille et tout un tas de vieille fées Carabosse étalant leurs chairs pas fraîches en des décolletés indécents. C'était, ce qu'on appelle dans le « grand » monde, un gala.

S'asseoir parmi ces gens-là fait un drôle d'effet : on a l'impression de s'être fourvoyé dans un milieu pas convenable ; de s'être égaré chez un Dupuytren aux cires animées, on est gêné pour eux de cet étalage d'indécences aussi morales que physiques..., puis Samson-François vint, s'assit à son piano... et plus rien d'autre n'existat pour moi.

Pour beaucoup, Samson-François est d'abord un acrobate du clavier ; écoutez-le et surtout voyez-le faire son numéro de vélocité dans le Deuxième impromptu, de Faure.

Quant à Liszt, on sait qu'il se « bat » avec lui ; presque debout par instants, « brassant » tout le



clavier comme un boulanger sa pâte, il fait du bruit comme six... avec du talent comme douze ; la Sixième et surtout la Huitième rhapsodie furent enlevées de brillante façon.

Mais toute mon admiration va à son interprétation de Chopin. Où cet énergumène déchaîné, échevelé qui abat ses mains « pleines de doigts » sur l'ivoire avec des « ahans » de bûcheron peut-il trouver tant de grâce et de légèreté pour moduler la Polonaise op. 22, ou mieux encore, ses trois mazurkas qu'on dirait écrites pour une soirée dansante chez les feux follets ! Si j'ose employer cette expression dévaluée : c'est du grand art, cela touche au génie.

Merci Samson-François ! Quelle belle soirée j'ai passé avec vous, et surtout quelle belle leçon vous avez donnée à « ceux d'en bas » : ceux aux épaules étoilées, aux doigts embagouzés ! car il y avait « là-haut » tout un paquet de ce qu' « ils » appellent la jeunesse pourrie, les crasseux en duffle-coat et en fuseaux, peignés à la noyée, tous les « fans » de Bechet ou de Fath Weller, singes siffleurs et hurleurs des caves à la mode.

Ils étaient là, sérieux, muets, recueillis — je n'ai pas peur d'employer ce mot. Et lorsque, les « gens biens » étaient déjà depuis longtemps dans le hall à faire admirer leurs toilettes, tous ces jeunes, vissés à leur fauteuil en demandaient encore, et encore ; et si Samson-François est revenu deux fois, trois fois, s'asseoir à son piano, je sais que c'est pour eux, les jeunes soi-disant pourris... les jeunes qui ne s'endormaient pas, qui ne se curaient ni le nez ni les oreilles aux accents de Liszt !... N'est-ce pas, monsieur le Recteur ?

MIDAS.

# Adieu à AURELE PATORNI

(Suite de la 1re page.)

retournâmes et nous vîmes alors au fond du café, perchés sur une estrade, tels des singes qu'on aurait affublés de grotesques oripeaux, les musiciens de l'orchestre déguisés en soldats et leur chef en adjudant s'époumonnant dans leurs divers instruments. Ah ! ce fut joli ! Notre Patorni ne fit qu'un bond. Grimpé sur sa chaise, avec une indignation justifiée, il se mit en devoir de haranguer et les clients du café et les passants. Je le revois encore dans sa sainte fureur. « C'est avec ces musiques-là qu'on nous entraînera nous faire assassiner pour les sales profits des marchands de canons ! Nous ne permettrons pas ! Assez ! faites taire ces « Marseillaise » qui tuent ! » Le public, un instant ébahi par la soudaineté de la riposte, prit si bien le parti de notre Aurèle que quand le gérant arriva flanqué d'agents qu'il était allé quérir, il fut accueilli par une telle réprobation houleuse qu'il lui fallut donner l'ordre à l'orchestre de changer de répertoire.

Cette petite victoire que Pato venait de remporter était digne de lui : c'était le symbole de la primauté des droits de l'intelligence et de la lucidité sur l'ignorance et l'imbécillité.

★

J'imagine, ce soir, de nombreuses maisons où l'on se recueillera pieusement en apprenant la fin de notre ami. Je revois en pensée tous les endroits où nous sommes allés ensemble essayer d'insuffler quelque peu de nos révoltes d'insurgés. Je pense à tous les camarades qui nous recevaient si gentiment, si fraternellement et qui, ce soir, comme moi, laisseront couler les pleurs qui montent à leurs yeux, car ils savent que celui-là qui avait tout donné de lui à notre grande cause, est irremplaçable.

Un de plus qui tombe alors que la tâche est inachevée.

Mais il nous reste son œuvre, impérissable...

...Et aussi son exemple.

Ah ! si nous pouvions être certains, nous les anciens, que la relève est là, que les jeunes sont prêts à reprendre le flambeau, combien nous partirions l'âme rassérénée...

Mais il n'est pas possible que je termine ce papier sur une note mélancolique ; il ne l'eût pas aimé, cela ne ressemblerait pas à celui qui a écrit :

« Camarades, quand je mourrai
Jetez mon corps à la poubelle. »

Et tant pis s'il n'est pas de règle de donner la parole à un défunt pour terminer lui-même son article nécrologique ; il se foutait du conformisme et moi aussi. C'est pourquoi je ne résiste pas au désir de le laisser nous conter une des plus grandes joies de sa vie :

« Je me trouvais l'autre jour, à une tribune multicolore ; la salle modeste s'emplissait et, cependant que plusieurs orateurs de divers partis attendaient l'ouverture de la séance, j'écoutais les propos qui me venaient aux oreilles. Il y avait devant moi une pauvre femme, grelottante de misère, accompagnée d'une fillette d'une dizaine d'années, qui la questionnait. Avec cette insistance charmante des tout-petits, elle demandait à sa maman des renseignements sur chacun de nous ; elle voulait savoir ce que nous faisions là, etc.

— Et celui-là ? dit l'enfant, en me désignant, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est contre la guerre, répondit la maman ; tu sais ce que je t'ai expliqué l'autre jour... Il ne veut pas qu'on nous tue !

Alors, avec une spontanéité délicieuse, la fillette m'envoya un baiser. Aumône de l'innocence au vieil homme ! Geste adorable dont je garderai le souvenir toute ma vie.

C'est à toi que je le dois, femme obscure dans la mêlée, à toi qui, hantée par les soucis matériels, nous aide si efficacement à cultiver les champs impollués où s'épanouira la floraison humaine.

A toi dont la tendresse maternelle a substitué aux fantômes imaginaires, terreurs de nos jeunes années, les spectres épouvantables et réels qui se penchent sur les berceaux !

Ah ! que nous sommes loin de cette éloquence sanguinaire, bottée et casquée, de ces aboiements de meute vers les futurs hallalis ! Quel vide dans nos discours, en comparaison de l'enseignement de cette femme à son enfant.

Et comme nos paroles nous sembleraient inutiles, et avec quel plaisir nous y renoncerions, si toutes les mères continuaient à chérir ces vertus premières qui les détermineraient à défendre leur progéniture, simplement et farouchement contre quiconque ose y toucher, contre tous ceux qui veulent la leur prendre, patriotes ou internationaux, imbéciles ou canailles, blancs ou rouges, bêtes ou hommes, hommes ou dieux ! »

Maladroitement, peut-être, mais en essayant de dominer le chagrin qui m'embue les yeux, j'ai tenté de dire, Patorni, ce que tu fus, et quelle admirable vie d'Homme tu as voulue pour toi. Repose en paix, Aurèle. Il n'est pas pensable, il ne sera pas permis que parmi les générations qui montent, quelque part, il ne se trouve d'autres apôtres pour continuer la tâche, et qui, eux aussi, connaîtront, un jour, cette récompense suprême qu'ils emporteront jalousement dans la tombe : un baiser d'enfant. Adieu, Pato...

Roger MONCLIN.

## Un poème inédit d'AURÈLE PATORNI
### NOUVEAU TESTAMENT

Camarades, quand je mou[illegible]
Jetez mon corps à la pou[illegible].
Dès le soir je m'y blottira[illegible]
Au moins jusqu'à l'aube [illegible]elle.
Toute tombe sera trop bell[illegible]
Dès l'instant que j'y pourr[illegible]

Je laisse aux grands Français l'honneur du Panthéon
Aux généraux vainqueurs les somptueux cortèges
Précédés et suivis des discours stratèges
Qu'un ministre attentif mêle à un orphéon
Et tous les histrions sans que les détrompe
Peuvent imaginer que leurs de[illegible]s hoquets
Serviront de prétexte à de no[illegible]x banquets
Et que de Borniol est chargé leur pompe.

Pour moi, quand l'homme en noir s'offrant à votre deuil
Obséquieusement viendra prendre mesure
De mon cadavre chaud ; quand en brève facture
L'aimable nécrophore, estimant mon cercueil
Vous donnera le prix du sapin ou du chêne
Ou, si vous y tenez, d'un [illegible] plomb
Alors, mes chers amis, conservez votre aplomb.
Décence ou préjugés, que rien vous enchaîne
A mon corps dédaigneux des [illegible] flambeaux
Car malgré le secours que prêtent les cierges
Toute lueur est vaine et nos [illegible]s seront vierges
Si le néant s'obstine à [illegible]s tombeaux !
Quand, en vous présentant le [illegible]ier catalogue
On vous demandera de fixer le choix
Tentures sur les murs ? Tapis [illegible]anteurs à voix ?
Dites, pour abréger ce grotesque [illegible]logue
Que ces décors sont bons pour marchands d'obus
Et qu'il n'est point besoin de [illegible] un carrosse
Panaché de plumeaux et tiré [illegible]eux rosses
Pour un mort qui, vivant, pr[illegible] les autobus.
Puis, pour lui savoir gré d'u[illegible] de besogne
Offrez à l'homme en noir le[illegible]nt testament
Et laissant à l'Etat les frais [illegible]rement
Si vous m'avez aimé, oubliez [illegible]harogne !

Camarades, quand je m[illegible]
Jetez mon corps à la p[illegible]
Dès le soir, je m'y bl[illegible]
Au moins jusqu'à l'au[illegible]
Toute tombe sera trop [illegible]
Dès l'instant que j'y [illegible].

RADIO

C'EST le 15 février (au lieu du 1er) que doit « en principe » devenir exécutoire la décision ultimatum du directeur général de la R.T.F. M. Wladimir Porché a, en effet, dans une circulaire digne et impérative, signifié aux producteurs, réalisateurs d'émissions, animateurs, présentateurs, speakers, journalistes ou reporters qui travaillent en même temps à la R.T.F. et aux émetteurs privés qu'ils ont maintenant à opter pour elle ou eux. « Fini le double jeu », s'écrie en se frottant les mains, le grand patron de l'avenue Friedland.

A quoi les intéressés répondent en chœur que l'exclusivité se paie plus cher que ne le fait la R.T.F.

Si celle-ci présente de gros avantages par la multiplicité de ses antennes, elle n'offre aucune sécurité aux producteurs dont les émissions peuvent être supprimées ou suspendues sans grand préavis. La radio périphérique au contraire propose de substantiels contrats. La direction de la R.T.F. a d'autre part quelques ennuis avec son personnel technique et administratif qui vient de mettre à exécution leur menace de grève d'avertissement le vendredi 20 janvier entre 13 et 24 heures. Certains techniciens ont encore des salaires ne dépassant pas mensuellement 30.000 francs, quand aux administratifs, il y en a à 25.000 francs. On est plutôt pingre dans la grande maison de la radio d'Etat. Quoi qu'il en soit, il faut souhaiter que ces divers conflits seront réglés avec un minimum de dégâts, car si la R.T.F. n'a pas que de bonnes émissions elle a au moins le mérite de ne pas emboucher les trompettes d'Aïda pour nous rappeler nos cors aux pieds ce qui semble appréciable à beaucoup d'auditeurs. L'avenir nous dira si cette querelle de concurrents jaloux et surenchérisseurs qui marquera un tournant de la vie radiophonique a été ou non profitable au cochon d'auditeur.

∴

Paris-Inter nous a particulièrement gâtés le dimanche 1er janvier avec Voyage au bout de l'année, de Francis Claude. Pendant quatre-vingt minutes, celui-ci nous a fait déguster les chansons d'avant-garde de l'année écoulée, quelques-unes plus anciennes mais toujours aussi vraies. Les commentaires de Milord l'Arsouille, bien venus comme à l'habitude, nous présentèrent tour à tour tous les auteurs et chanteurs qui sont les vedettes favorites de nos galas, un véritable régal. Une seule critique, pourquoi ce genre d'émission ne se multiplie-t-il pas ?

∴

Croisière astrale (samedi, Parisien, 20 h. 45), s'annonce bien. Le Jean Nocher des J.E.U.N.E.S., d'avant guerre, qui nous a déjà donné Plateforme 70, nous revient avec un bon goût d'abondancisme. Nous ne pouvons qu'applaudir à ce retour d'enfant prodigue qui, sans doute écœuré des sales cuisines du pouvoir n'a pas sollicité le renouvellement de son mandat de député. Quelques bonnes vérités bien senties et habilement placées feront plus pour le décrassage des cerveaux que tous les tours de scrutins d'une législature.

J.-F. STAS.

TOUS A MONTMARTRE
Vendredi 2 mars, à 20 h. 45
81, rue Lepic
GRAND GALA ANNUEL
du Groupe Libertaire Louise Michel
avec
GEORGES BRASSENS
CLAUDE ALIX — ALFONSO ALONSO
GERMAINE GERMAIN — PIERRE LOUKI
PEPEE NUNEZ — GEORGES STAQUET
LES GARÇONS DE LA RUE
Les Ballets de l'Afrique Noire — Les Flamencos d'Espagne
LES MADELL'S (grande attraction du Concert Mayol)
dans un cadre unique — un magnifique programme
(complété dans le prochain numéro)
présenté par
YVONNE SOLAL
de l'Olympia
Au piano : Franck Dexter — Régie artistique : Suzy Chevet

DES MAINTENANT
RETIRER LES PLACES
Chez JOYEUX, Château des Brouillards (ORN. 57-89), 53 bis, rue Lamarck, Paris 18e.
Chez VINCEY, 170, rue du Temple, Paris 3e
Chez BERTHIER, 177, faubourg Poissonnière, Paris 10e.
Librairie VERLAINE, rue Descartes, 39, Paris 5e.
C. N. T. E., 24, rue Sainte-Marthe.